

8 SEPTEMBRE 1945

LE



PRIX : 30 FRANCS

MONDE ILLUSTRÉ

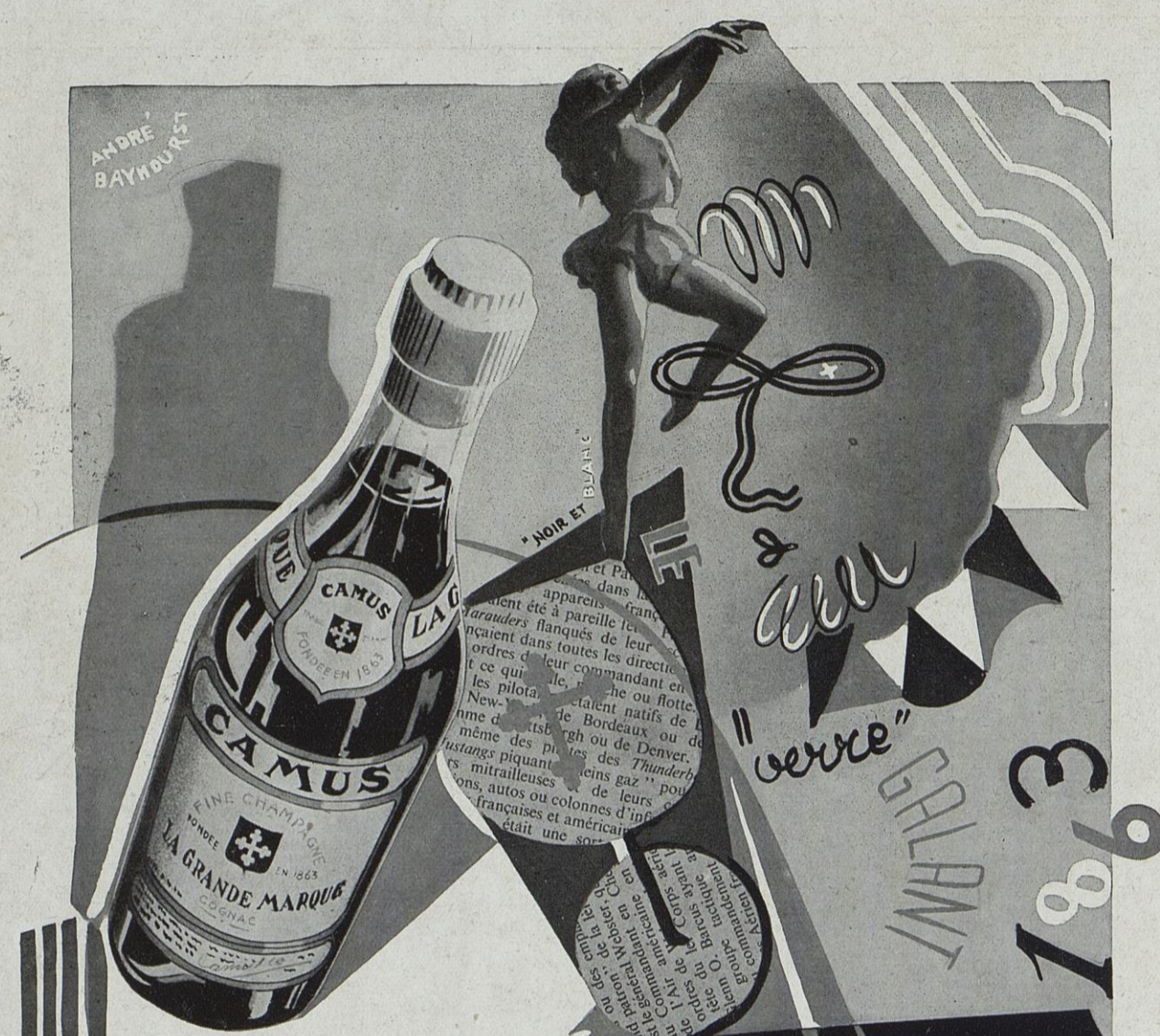


PRÈS DE TOURS, JEAN COCTEAU DIRIGE LA MISE EN SCÈNE DE SON PREMIER GRAND FILM : " LA BELLE ET LA BÊTE ". (Voir notre reportage page 21).

DEUX GRANDS REPORTAGES : LENINGRAD, BREST...

FP 9

ANDRÉ
BAYNDURST



NOIR ET BLANC
et Paris
dans la
appareils
été à pareille le
rauders flanqués de leur
naient dans toutes les directie
ordres de leur commandant en
ce qui le, he ou flotter
les pilotes, he ou flotter
New- étaient natifs de l
me de tsburgh ou de Denver.
même des piques des Thunderb
ustangs piquant eins gaz" pou
es mitrailleuses de leurs
ons, autos ou colonnes d'inf
françaises et américai
était une sor

"verve"
GALANT
1863

CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"
LA GRANDE MARQUE
COGNAC

EXPRESS-PUBLICITÉ

A LA MANIERE DE
PICASSO



LE PRÉSIDENT TRUMAN EPINGLE SUR LA POITRINE DU GÉNÉRAL DE GAULLE LA PLAQUE DE LA LÉGION DU MÉRITE DE 1^{re} CLASSE. A DROITE, M. GEORGES BIDAULT DÉCORE DE LA LÉGION DU MÉRITE.

LA FRANCE ET LE MONDE

FRANCE ET AMÉRIQUE

IL faut attendre pour voir comment se feront sentir, dans la pratique, les résultats des entretiens de Gaulle-Truman. Ces résultats sont indiscutablement fort importants.

Il convient, tout d'abord, de distinguer entre ce que les deux chefs d'Etat et leurs ministres des Affaires étrangères pouvaient conclure, France et Amérique en tête-à-tête, et ce qui ne pouvait être conclu qu'en réunion internationale, les deux pays n'étant pas les seuls à devoir se prononcer.

Ainsi, sur les questions de crédit et d'aide économique que nous souhaitons des Etats-Unis, les hommes d'Etat américains ont pu se déclarer prêts à nous donner satisfaction et même conclure en partie. Mais sur les questions de règlement mondial et d'organisation de la paix, au sujet desquelles d'autres nations peuvent se juger intéressées et qui, dans tous les cas, doivent être soumises aux Cinq Grands, il a fallu se borner à un exposé des thèses. Le but optimum à atteindre était, en l'occurrence, un alignement des points de vue français et anglais et il semble bien qu'un grand pas a été effectué dans ce sens.

En ce qui concerne l'aide économique américaine on sait que, déjà, un premier et important crédit est ouvert à la France.

En ce qui concerne le règlement de la paix, le général de Gaulle a dû exposer bien des arguments au président Truman. Il semble bien qu'il y ait eu un tour d'horizon rapide touchant aussi bien l'Europe que l'Extrême-Orient. Tout porte à croire que les deux chefs d'Etat avaient sur beaucoup de questions — notamment sur la question italienne et sur celle des Balkans — des façons de voir très voisines.

Mais deux points intéressaient surtout la France : l'Indochine et l'organisation de l'Allemagne.

Pour l'Indochine, M. Truman s'est montré partisan du retour pur et simple à la France de notre grand territoire d'Extrême-Orient, y compris les régions laotiennes et cambodgiennes que le Thailand nous avait extorquées en 1939 et 1941.

Pour l'Allemagne, le sort futur de l'ensemble — unité ou fédération ou indépendance de chaque pays — on a estimé qu'il convenait de voir comment les choses évolueraient au cours des prochaines années.

Mais en ce qui touche la Rhénanie et la Westphalie, on est entré dans le vif de la question.

Dès son premier entretien avec le Président, le Général lui a exposé la nécessité qu'il y avait non seulement pour la reconstruction de l'Europe occi-

dentale, mais encore pour le jeu harmonieux de l'économie des nations qui la composent, à ce que la production rhéno-westphalienne soit orientée vers elle et notamment que le charbon de la Ruhr lui est indispensable. Le plan du général de Gaulle, qui vise à obtenir cette orientation économique, vise en outre à retirer à l'Allemagne l'un de ses principaux moyens de guerre. Ce plan consiste à détacher économiquement la région rhéno-westphalienne du reste de cette Allemagne et de la placer sous contrôle international des nations intéressées. A l'abord, le président Truman a objecté que cette solution était peut-être sujette à complication. Mais il a reconnu le bien-fondé des arguments du général de Gaulle relativement au charbon de la Ruhr. Il est vraisemblable que lors de la seconde conversation, le Président a présenté l'idée de l'attribution, en priorité, à la France et aux autres nations occidentales, de la majeure partie dudit charbon. Mais le Général a, de nouveau, développé ses arguments et démontré que cette solution était beaucoup plus susceptible que la sienne de soulever de multiples difficultés.

Le président Truman a été sûrement ébranlé, et, au moment de la troisième conversation, il s'est reconnu fortement impressionné par la thèse française.

Nous prenons ces deux exemples parce qu'ils sont propres à montrer le chemin parcouru depuis les dernières semaines. Il y a trois mois l'Amérique semblait, en général, opposée à ce que nous soyons réinstallés en Indochine et, il y a encore quelques jours, elle ne pensait même pas à ce que nous obtenions un avantage quelconque dans la Ruhr. Aujourd'hui, pour la première fois, elle nous donne son approbation — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit prête à se battre ou à faire des sacrifices quelconques afin que nous retrouvions notre bien, mais ce qui est quand même un ap:ui moral touchant l'exercice de nos droits en Indochine.

Pour la Rhéno-Westphalie, elle nous reconnaît au moins le droit au charbon et ne repousse pas notre thèse d'organisation internationale, se bornant à s'en remettre à l'ami anglais puis à la sanction des Nations Unies.

Tout cela constitue un changement de climat considérable.

Depuis la défaite de l'Allemagne et celle du Japon, l'étude du règlement de la paix a montré aux Américains que chaque fois qu'une question est soulevée dans un coin quelconque du monde, on rencontre le nom — et aussi l'influence — de la France. Cela n'a pas manqué d'être une surprise pour eux. Mais ils

en ont acquis l'impression qu'une vieille nation historique qui, depuis des siècles, a été au tout premier plan dans la marche du monde, a poussé de telles racines en profondeur qu'une tempête ne suffit pas à la renverser. Et il est probable que cette constatation a été un élément préparatoire heureux au voyage du général de Gaulle. Mais la vraie raison du changement radical de climat — que nous souhaitons et que nous croyons définitif — entre les Etats-Unis et la France M. Byrnes nous l'a donnée au lendemain des premiers échanges d'idées. Le secrétaire d'Etat américain a dit : « Depuis que le général de Gaulle est là nous comprenons mieux le point de vue français. » Tout est là. Ce qui faisait défaut, jusqu'à présent, c'était cette compréhension.

Les Etats-Unis étaient à peu près aveuglés sur les faits et sur les états d'esprit français. Il en était ainsi aussi bien pour les dirigeants que pour l'opinion.

En ce qui concerne cette dernière, elle était informée sans doute chez nous-même et probablement par des gens intéressés à la tromper. Voici deux exemples : au cours de la conférence de presse donnée par le général de Gaulle à Washington, les journalistes américains lui ont demandé si les lois sur les juifs, promulguées par Vichy, étaient abrogées. Sur la réponse à la fois affirmative et étonnée du Général, les journalistes ont insisté : « Toutes et vraiment en fait ? » questionnèrent-ils.

Le second exemple c'est cette réflexion que les Français ont entendue plusieurs fois de la part de nos confrères américains : « Nous nous attendions à ce qu'il y ait des troubles sérieux si Pétain était condamné. Nous sommes étonnés qu'il n'y ait rien eu, car nous pensions que les pétainistes étaient fort nombreux en France. »

Pour les questions extérieures, mêmes erreurs. Les Américains pensaient notamment que nous voulions annexer une grande partie de l'Allemagne. Les déclarations contraires du Général les ont encore surpris.

L'Amérique est donc en train de découvrir la France. Les premiers effets de cette découverte, de cette compréhension — insistons sur le mot — sont heureux. Notre grande amie d'outre-Atlantique, avec son caractère à la fois sentimental et pratique, se rendra vite compte, si ce n'est déjà fait, que la France reste la grande nation de premier plan qu'elle a toujours été et que marcher la main dans la main sera à l'avantage des deux pays.

S. de GIVET.

LA VERTU OU LA MORT

par Jean GUÉHENNO

JE me rappelle comment, quand il parut, je fus saisi déjà par le seul titre du beau roman de Malraux : « la Condition humaine », et un peu jaloux de ne l'avoir pas moi-même trouvé. Il est vrai, ces mots grands et simples, dans tous les temps, pourraient être le titre de tous les livres qui valent. La condition humaine, c'est l'Iliade, c'est Hamlet et aussi bien le Quichotte, Candide, Faust. Ils désignent, ces mots, l'objet commun de la méditation de tous les écrivains et de tous les poètes. Mais dans ces années vingt-quarante, entre les deux guerres mondiales, quand toute l'humanité était aux prises avec tous ses problèmes, jamais ne formèrent-ils un titre aussi well-timed, comme disent les Anglais. Ils ne révélaient pas seulement l'admirable force d'un esprit qui osait les isoler sur la couverture d'un livre, comme une inscription pleine d'énigmes. Mais ils étaient le signe d'une commune angoisse, et chacun ouvrit le livre qu'ils nommaient avec la certitude qu'il l'aiderait à mener un peu plus loin sa propre méditation. Qu'étions-nous donc ? Les prisonniers des jeux du monde ? Sans doute. Et enfermés en nous-mêmes ? Peut-être. Mais aussi remis à nous-mêmes, assurément, à nous seuls. Et nous étions désespérés et fiers.

Depuis les événements n'ont pas manqué d'alimenter nos réflexions. Nous avons pu beaucoup apprendre encore sur nous-mêmes et plus particulièrement sur tout ce qu'en tant qu'hommes nous pouvons souffrir. Ah ! quelles ressources nous avons. Proprement inépuisables ! Mais celles de notre cruauté le sont aussi, et le bourreau vaut en nous la victime. L'événement qui met fin à ces horreurs et à ces tourments achève aussi de faire la lumière sur nos contradictions.

Il n'est pas bien drôle de se heurter à l'absurdité de sa vie. Tout ce qui pense sur la terre doit, ces jours-ci, comme le penseur de Rodin, se manger les poings. La condition humaine n'est sûrement pas devenue plus sérieuse. Il n'est pas facile de penser sans rire à cet artificier admirable dont la raison opiniâtre, appliquée à se rendre la maîtresse du monde, commence par découvrir les moyens de le faire sauter. Il voulait passionnément le bonheur de tous et, de théorème en théorème et d'expérience en expérience, le voilà, de premier jeu, en mesure de régler leur extermination. Mais ces moyens, dira-t-on, resteront le secret des sages. Hélas ! les savants eux-mêmes ne sont pas nécessairement des sages. Leur méthode est plus puissante qu'eux : ils suivent autant qu'ils mènent et ne trouvent que ce qu'ils doivent trouver, une fois la raison déchaînée. Et puis ils ne s'appartiennent guère : si puissants dans leur laboratoire, ils peuvent être dans le monde les plus faibles des hommes et vivre comme nous dans la confusion des passions. Enfin le temps n'est pas loin peut-être où, la science continuant de se vulgariser, quelque bricoleur de village, comme il construit aujourd'hui un moteur pour éclairer sa maison ou arroser son jardin, pourra fabriquer de ses mains la petite bombe avec laquelle, un jour d'idées noires, il fera, s'il lui plaît, sauter tout le canton.

Nous voici tous clairement condamnés à la vertu. La vertu ou la mort !

Nous savions bien depuis toujours que notre raison faisait tous nos périls comme elle fait tous nos pouvoirs, et les sages n'ont jamais cessé de nous répéter, chacun à leur manière, que science sans conscience n'est que ruine de l'âme. Mais avouons-le, nous ne les écoutions que d'une oreille distraite. Notre puissance ne pouvait nous faire peur encore, et, tout à notre recherche, acoquinés, tels des insectes noirs, à cette construction artificielle qu'est la science, nous forions nos mines et nos galeries à l'intérieur même de la nature pour la connaître, tant et si bien que la voilà si creuse, si travaillée, si connue, que nous pourrions, d'un dernier coup, faire tout éclater.

Le dernier des sages, Anatole France disait : « L'ignorance est la condition nécessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence même. Si nous savions tout, nous ne pourrions pas supporter la vie une heure. Les sentiments qui nous la rendent ou douce, ou du moins tolérable, naissent d'un mensonge et se nourrissent d'illusions.

« Si possédant, comme Dieu, la vérité, l'unique vérité, un homme la laissait tomber de ses mains, le monde en serait anéanti sur le coup et l'univers se dissiperait aussitôt comme une ombre. La vérité divine, ainsi qu'un jugement dernier, le réduirait en poudre. »

Il est douteux que nous possédions jamais cette « unique vérité » qui détruirait l'homme dans le même instant où elle l'expliquerait. Mais ces vérités artificieuses que l'homme produit suffisent à lui créer un assez beau péril. Il va nous falloir vivre avec elles et trouver les moyens d'être heureux. Nous voici tout juste au moment où science sans conscience pourrait être la ruine, non plus seulement d'une âme, mais de peuples entiers, de l'homme même. L'humanité ne peut plus subsister qu'en formant un vaste complot pour la justice et son bonheur. Il y a quelque chose d'exaltant à penser que le monde de l'avenir ne sera, après tout, que le jeu de notre volonté.



DANS LA VILLE HEROIQUE DE LENINGRAD, LA VIE A REPRIS SON COURS, VOICI DES ENFANTS, EVACUES DURANT LE SIEGE, RETROUVANT LEUR MERE APRES DE LONGS MOIS D'ABSENCE.

LENINGRAD AUJOURD'HUI

par Ilya EHRENBURG

Le souffle vous passe lorsque, arrivé à Leningrad, vous contemplez la perspective Nevsky : pendant trois ans les pensées de toute la Russie étaient attachées à ces maisons. Que de fois, aux abords de Moscou, sur les rives du Dniépr ou à Kastornaya, n'ai-je entendu ce même propos angoissé : « Qu'y a-t-il à Leningrad ? »

La voilà donc, la Ville éternelle, toujours debout. Les souffrances qu'elle a endurées l'ont rendue encore plus belle. Il y a des visages pleins d'un charme passager : le sourire, la fraîcheur du teint, l'animation d'un instant font leur attrait. Et il y en a d'autres où tout est parfait, dont ni le courroux, ni les souffrances ne peuvent altérer la beauté. Lorsqu'après la première guerre mondiale les courtisanes, les actrices, les bons vivants, les touristes désertèrent la capitale de l'Autriche-Hongrie, Vienne se trouva aussitôt fanée ; mais Paris était saisissant de beauté, même dans les terribles journées de juin 1940, lorsque, abandonné par ses habitants, il ressemblait à une forêt de pierres où ne passe aucun humain ; car c'est le génie des siècles qui a créé Paris.

Un Français m'a dit après une récente visite à Leningrad : « Il y a en Europe deux villes qui sont belles : Paris et Leningrad ; mais à présent Paris n'a plus ni la misère ni la gloire de Leningrad... Oui, la ville russe est belle d'une nouvelle beauté. Ses pierres semblent vivre ; à les regarder, ces vers que Titchév adressait à la nature inanimée vous viennent à l'esprit : « Ce qu'en un être raisonnable nous appelons sublime pudeur de la souffrance ». Les plaies profondes de Leningrad semblent des égratignures : elles n'ont pas pu ébranler la grandeur de la ville, unique peut-être dans son harmonie idéale de la pierre, de l'eau, du ciel et de l'homme.

Tout est grandeur à Leningrad ; et c'est ici que l'on se rend compte avec une netteté particulière combien bête était l'entreprise des épiciers allemands : c'est cette ville qu'ils ont voulu transformer en une colonie pour des SS. retraités ! L'architecture de Leningrad est une prévision de génie, un formidable pressentiment : alors que naissait Pétersbourg, le sort de la Russie était encore énigmatique, les maîtres russes étaient encore des apprentis, notre pays figurait encore sur les cartes de l'Europe comme un faubourg verdoyant du monde habité. Et pourtant, l'architecture de Leningrad, son plan, ses perspectives sont empreints d'une dignité et d'une puissance telles que l'on sent ses bâtisseurs vivre dans l'avenir, dans notre époque. Inspiré, Pouchkine ne demandait-il pas :

« Où galopes-tu, fier cheval,
Où poseras-tu tes sabots ? »

Ce n'est pas aux kilomètres, c'est aux années qu'il pensait : le cheval du Cavalier de Bronze galopait dans l'avenir. Et si Pétersbourg a été conçu « pour grandir » — et ce n'est pas des dimensions de la ville, c'est de l'importance de notre État que je parle — c'est aujourd'hui que la fière conception de ses constructeurs se trouve pleinement justifiée.

Y a-t-il une ville qui ait supporté ce qu'a supporté Leningrad pendant les années du siège ? Enfant, je me passionnais pour les récits du siège de Paris, pour le courage de ces hommes en blouse qui défendaient les forts parisiens. Mais le siège de Paris ne fut pas long ; la famine ne fut que de la sous-alimentation ; et si les histoires de rats que mangeaient les Parisiens bouleversaient nos grand-mères, nous savons qu'à Leningrad les rats se jetaient sur les hommes affaiblis par la faim. Que n'a-t-elle vu, cette ville ! Les ennemis la torturaient avec des bombes et des obus, tâchant de l'épuiser par des bombardements chroniques et de l'ébranler par le feu subit des attaques aériennes. Les habitants n'avaient ni lumière, ni chauffage, ni pain, ni eau. Que leur restait-il ? La fierté de la ville, la foi en la Russie, l'amour du peuple. Et ils ont vaincu. Peut-on inventer une parabole plus édifiante que le sort de cette ville ?

Peu de jours avant la capitulation de l'Allemagne, Himmler s'occupa de l'histoire de Leningrad : à l'aide d'un exemple étranger, il voulut ranimer l'ardeur des Berlinoises. Nous devons défendre notre ville comme les Russes ont défendu Leningrad », clamait-il. Il ne comprenait pas que ce qui importe ce ne sont pas les méthodes de la défense, mais la conscience et le cœur des hommes ; le bourreau voulait jouer le rôle du héros ; il fut sifflé par ses propres amis qui se hâtaient vers les centres de rassemblement des prisonniers.

Si les Allemands avaient davantage médité sur ce qu'est Leningrad tant qu'il en était temps encore, peut-être eussent-ils été guéris de bien des illusions. Mais il ne s'agit pas seulement d'Allemands — l'Europe Centrale et Occidentale ne comprenait pas ce que signifie cette ville. Elle ne se lassait pas de dire que Pétersbourg est « un homme en chapeau haut-de-forme en plein bazar oriental, ou encore une entrée européenne accolée à une isba asiatique ». Elle ne voulait pas comprendre Leningrad, parce qu'elle ne voulait pas comprendre la Russie. Elle se berçait d'illusions, répétant que Leningrad est une « ville artificielle », que les Russes sont « des gens paresseux et écervelés capables seulement de danser à la cosaque ou de

chanter en chœur en se tenant les mains ». A lire les journaux de l'Europe Occidentale de 1938 ou 1939, on dirait qu'ils ont été écrits par des voyageurs peu informés ayant visité la Moscovie il y a de cela quatre siècles.

Dans Pétersbourg la Russie a pris conscience de soi-même, de sa force, de sa nature et de sa mission. Le temps des sectes fanatiques et inhumaines, des boyards orgueilleux et indolents, des minuscules chambrettes obscures, des simples d'esprit et des incantations magiques était révolu : la vieille Russie des isbas s'était muée en granit. Leningrad a son style, son esprit propre, qui sont vite assimilés par les nouveaux venus ; un homme de Toula ou de l'Oural, après avoir travaillé ici pendant quelques années, se dit « de Leningrad », et il a raison. Récemment, Leningrad accueillait les troupes victorieuses de la Garde. Pour les fêtes, on avait construit en hâte des arcs de triomphe. Ils étaient en bois, mais paraissaient en pierre : d'emblée ils étaient entrés dans l'architecture de Leningrad. Jadis les Pétersbourgeois étaient réputés froids et secs. Peut-être la bureaucratie de l'Empire communiquait-elle une certaine raideur à cette ville. Mais ce qui était considéré comme de la froideur d'âme était de la retenue, de la sobriété : cette ville possède la maîtrise de soi-même, comme un véritable poète qui sait que les règles de l'alexandrin ne sont pas une entrave à l'expression des forces élémentaires. Une grande retenue d'âme a aidé Leningrad, ses femmes, ses vieillards, ses adolescents à supporter le siège et à vaincre.

Ici tout ce qui vit respire l'histoire ; qui plus est, l'histoire ici devient vie, depuis les travaux acharnés du grand homme russe, menuisier et chef militaire, maître en constructions navales et fin diplomate que fut Pierre jusqu'à nos jours. Ce n'est pas par hasard que c'est ici que les canons de l'« Avrova » annoncèrent au monde la naissance d'une ère nouvelle ; lisant le récit des travaux héroïques de l'usine Kirov, pouvait-on ne pas penser aux ouvriers de l'usine Poutilov de jadis, aux premiers cercles ouvriers, aux premières manifestations, au sang si abondamment versé pour la liberté par le prolétariat de Pétersbourg ? C'est ainsi que la ville de Pierre devint la ville de Lenine et, en cela, il n'y eut pas de rupture. En des années d'épreuves, les disciples de Lenine, les bolcheviks de la vieille cité prolétarienne ont fait preuve non seulement de fermeté, mais encore de maturité.

J'ai vu l'ardeur dans le combat de Madrid pendant le siège. Mais l'ardeur ne suffit pas : il faut encore la raison, une raison audacieuse. Peut-être la retenue des gens de Leningrad semblait-elle autrefois gênante à certains de



LENINGRAD (suite)

ceux qui aiment « à parler et à agir franc » ; mais c'est cette retenue, cette discipline intérieure qui ont sauvé Leningrad. Je me demande même ce qu'on aimerait le mieux rappeler ici : l'héroïsme de ses levées en masse, ses femmes aux premières lignes ou bien cette ménagère Marie Nikiforovna Iégorov qui trouva la mort parce qu'elle ne voulait pas laisser sans arrosage le minuscule potager de l'hôpital, ou encore le vieux Ivan Fédotovitch Fédotov, du Palais des Mesures, qui, chancelant de faim, montait chaque jour, sous le feu d'artillerie, au septième étage, pour remonter l'horloge, cette horloge qui ne s'arrêta pas comme ne s'arrêta pas le cœur de la Ville éternelle.

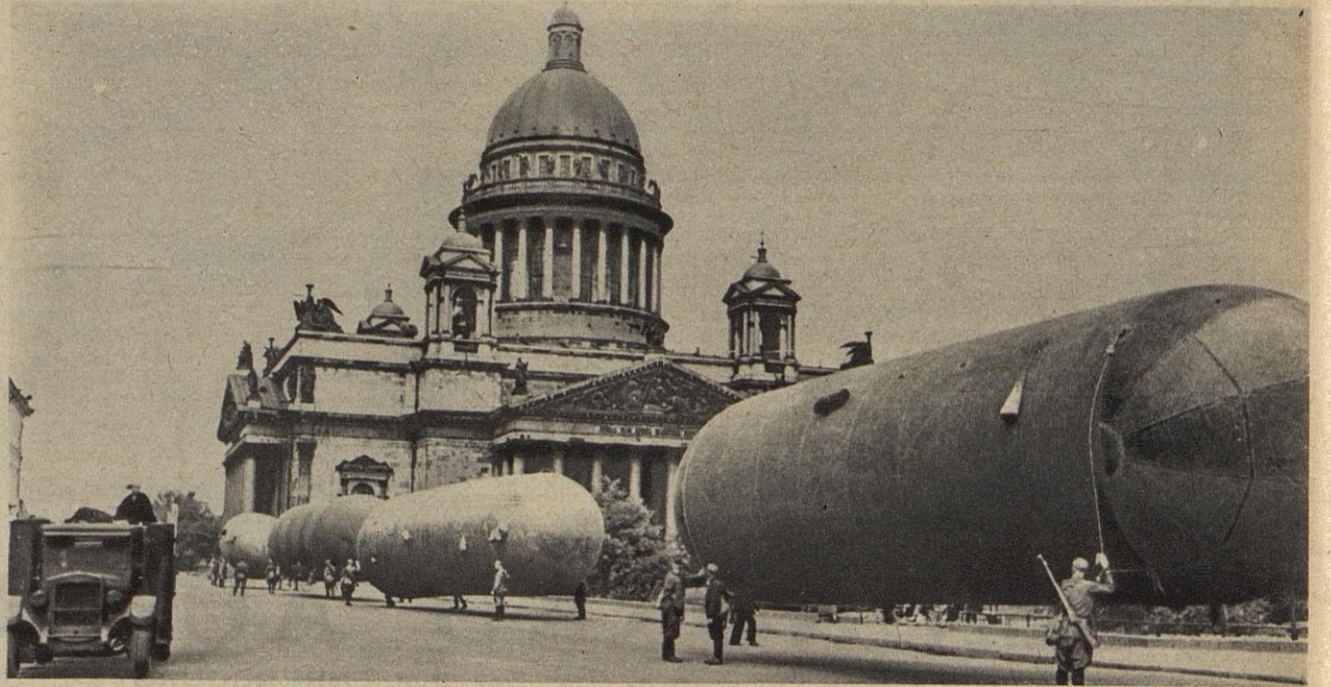
Les troupes chargées de défendre Leningrad étaient commandées par le maréchal Govorov qui fut dans un lointain passé étudiant à Saint-Petersbourg ; l'esprit de la ville l'a marqué : c'est un artilleur, porteur d'une arme qui exige du soldat non seulement de l'élan, mais encore du raisonnement, la mathématique vérifiant l'inspiration, une arme où une tradition sévère se combine avec l'audace du nouveau. Combien la Néva est splendide à Leningrad ! Il n'y a pas de fleuve semblable dans aucune autre capitale. Quand on y pense, on comprend d'où vient cette beauté, de l'eau, de la pierre, de la nature, oui, mais encore de l'homme ; et si le fleuve doit savoir monter, l'architecte doit savoir retenir son impétuosité.

Les médecins ont remarqué qu'après la fin du siège beaucoup d'habitants de Leningrad, des personnes âgées surtout, ont commencé à souffrir d'une pression accrue du sang ; et ce qui est remarquable, c'est qu'au dire des médecins il s'agit des personnes qui faisaient preuve du plus grand sang-froid alors que l'artillerie tirait sur la ville. On n'arrive pas facilement à la maîtrise de soi-même. Leningrad, lui aussi, n'y est pas arrivé à bon compte : il n'y a pas de ville dans le monde qui ait sacrifié autant de vies à la victoire. Son histoire, c'est l'histoire de toute la Guerre pour la Patrie : si nous sommes entrés à Berlin, c'est aussi parce que les Allemands ne sont pas entrés à Leningrad. Ils étaient à côté ; leurs batteries étaient postées aux stations terminus des tramways de la ville. Quelques kilomètres seulement les séparaient de la perspective Nevsky et ils parlaient de ces kilomètres dans les lettres qu'ils écrivaient aux leurs. Ils ne comprenaient pas que ce qui les séparait de la perspective Nevsky c'était la fierté de la ville, la volonté de Staline, l'amour de la Russie.

Quiconque a vu l'accueil réservé par Leningrad aux vainqueurs n'oubliera jamais ce jour ; il y avait en cela quelque chose d'infiniment humain, quelque chose qui vous bouleversait jusqu'aux larmes. C'est que nombreuses sont encore dans la ville les maisons à demi écroulées et on y voit trop de jeunes filles pâles... La ville accueillait ses défenseurs. J'ai vu, près de l'usine Kirov, de vieux ouvriers embrasser les combattants ; je ne saurais le raconter : c'était trop compréhensible et trop inexprimable. Une femme cria : « Serge ! » elle venait d'apercevoir son fils, lieutenant aspirant. A ses côtés, une autre femme se mit à pleurer de joie, murmurant : « On s'est rencontré... Une telle joie !... » Celle-là n'attendait personne : tous ses proches avaient péri à Leningrad, mais elle se réjouissait de la joie, je ne dirai pas : « d'autrui », car il y a des heures



DURANT LE SIEGE, LES OBUS TOMBAIENT SANS ARRÊT SUR LA VILLE. VOICI UN CARREFOUR AUSSITÔT APRES UN BOMBARDEMENT.



CONTRE L'AVIATION, LA VILLE TENDAIT CHAQUE JOUR DES BARRAGES DE BALLONS. AU FOND, LA CATHEDRALE SAINT-ISAAK.



SOUS LE TERRIBLE FEU ADVERSE, LES HOMMES ET LES FEMMES DE LENINGRAD GARDAIENT UN MAGNIFIQUE COURAGE.



LES INFIRMIERES NE CESSERENT DE SE DEPENSER SANS COMPTER...



SI LES ALLEMANDS AVAIENT PENETRE DANS LA VILLE, ILS SE SERAIENT HEURTÉS AUX DEFENSES ÉLEVÉES PAR LA POPULATION.



VOICI UNE MAISON FORTIFIÉE, PROTÉGÉE PAR UN REMPART DE PIERRES, DE RAILS, DE TUYAUX, DESTINÉE À FAIRE ÉCHEC AUX CHARS.



LE PRÉSIDENT DU SOVIET DE LENINGRAD DANS UNE RUE ATTEINTE.



QUAND LE SIÈGE FUT ENFIN LEVÉ, HOMMES ET FEMMES COMMENCERENT À REBÂTIR CE QUE LA MITRAILLE AVAIT DETRUIT.

où ni la douleur, ni la joie ne sont plus « d'autrui ». Cette rencontre de Leningrad avec les troupes de la Garde contenait l'explication de notre victoire : l'unité du peuple. Je suis convaincu que jamais les défenseurs de la Ville éternelle n'oublieront ses pierres et ses hommes ; des années passeront et au Kazakhstan, en Arménie ou en Sibérie, ils feront le récit de ces avenues larges comme le cœur humain, le récit du cœur des gens de Leningrad, qui embrasse le monde ; et le natif de Penza dira : « Je suis de Leningrad », car il a eu sa deuxième naissance dans le feu de cette ville.

Nous lisons souvent le mot « rétablissement » ; il semble un peu froid, car ce n'est pas aux seules maisons que nous pensons ; d'ailleurs, les maisons mêmes sont désormais vivantes pour nous, tels des hommes. Les habitants de Leningrad ont toujours veillé avec un amour fervent sur la vie de leur ville. Ils la soignent comme un convalescent. Ils le font sans phrases, d'une façon naturelle, intimement ressentie. Ce qui les aide, c'est cette discipline d'âme qui embellit la vie. Ils savent qu'on peut se passer de grossièretés tout en voyageant dans un tram bondé, qu'on peut même, après une longue journée de travail, sourire affablement à son voisin dans un jardin public. La victoire, ils la ressentent doublement : leur ville a été le front ; et ils regardent avec tendresse les fleurs dans les parcs : les capucines, les giroflées, le réséda ont remplacé les pommes de terre. Il est vrai qu'il y a encore peu de fleurs, mais les arbres sont verts d'une verdure toute particulière : ils ont plus d'espace qu'auparavant. Pour l'accueil des combattants, les jeunes filles ont cueilli beaucoup de fleurs des champs qui ont poussé là où récemment encore il y avait les entonnoirs des obus, sur les tombes des héros ; il n'y avait pas de fleurs plus dignes de couronner les soldats qui avaient rompu le siège.

Quelle n'est pas la rapidité avec laquelle les gens de Leningrad font guérir les plaies des maisons ! Des jeunes filles debout sur des échafaudages disent en riant : « C'est une réparation cosmique... La chirurgie viendra ensuite... » Les chevaux du pont Anitchkov sont déjà remis en place. Les lions et les griffons sont déjà guéris. Mais Leningrad ne s'en tient pas là. Il ne veut pas devenir une ville de province. Il estime ne pas avoir assez de mains et de cerveaux ; ici, chacun travaille et pense pour plusieurs, pour soi-même et pour ceux qui ont péri. Et voilà que de merveilleuses crèches surgissent dans cette ville où, récemment encore, il n'y avait pas de traîneaux pour transporter les cadavres au cimetière. Voilà des livres, des journaux admirablement édités : les machines sont usées, mais les hommes veulent que leurs livres, que leurs journaux présentent bien, ils le veulent à tel point que la volonté remplace la technique. Une affiche est collée au mur : « Exposition des chiens de service et des chiens ayant survécu au blocus » ; des chiens bergers encore bien maigres accueillent avec un joyeux aboiement les visiteurs et des petits enfants encore pâlots contemplant « Dina », celle qui a repéré cinq mille torpilles, sauvant la vie à de nombreux défenseurs de Leningrad.

Les écrivains de Leningrad discutent parfois la question s'il faut, oui ou non, rappeler le souvenir des souffrances passées. Discussion superflue : tout le monde comprend qu'on





TRES VITE, LA VILLE REPRIT SON RYTHME NORMAL. CHACUN S'EMPLOYA A DEGAGER SA MAISON DE LA CARAPACE PROTECTRICE L'AYANT ENCOMBREE PENDANT DES MOIS ET DES MOIS.

ne peut ni oublier le passé, ni vivre dans le passé seul. La victoire est venue et les hommes regardent avidement vers l'avenir; mais ces hommes ne sont plus les mêmes qu'en juin 1941. Ce qui sépare ceux-ci de ceux-là, ce ne sont pas quatre ans, ce sont des siècles. Leningrad ne peut ni ne veut oublier ses souffrances: un adulte ne peut ni ne veut vivre comme un adolescent. Mais se souvenant des souffrances, Leningrad pense au bonheur et c'est le bonheur qu'il construit.

On a peine à voir les ruines des palais de Peterhof et de Pouchkine: ceci est irréparable. A Pouchkine, l'aspect extérieur du palais peut être encore conservé; mais le palais de Peterhof est inguérissable; mieux vaudra le laisser en tant que ruines majestueuses, pareilles aux ruines de l'Acropole, témoignant devant nos arrière-neveux du génie de l'architecte et de la barbarie des fascistes. Trois mille arbres ont péri dans le parc de Peterhof, qui est devenu clairsemé, comme l'Europe. Dans le parc de Tsarskoïe-Selo, la statue du poète inspiré

est toujours à sa place; elle a été enterrée; ailleurs fut retrouvé le chapeau de Pouchkine, on l'apporta, le remit en place; et de nouveau les lieux sacrés inspirent la jeunesse. La statue de la déesse de la paix fut retrouvée gisant à terre: les Allemands l'avaient jetée au bas de son piédestal. Elle a repris sa place à présent. C'est cette statue dont écrivait jadis Innokenty Annensky:

« Que l'éternité me soit accordée et je donnerai l'éternité Pour l'indifférence aux offenses et aux années. »

Il ne savait pas que la statue tant aimée de lui allait voir l'agonie du palais. Mais Leningrad se souvient de toutes les offenses, de toutes les années; Ville éternelle, il donnera l'éternité pour sa grande mémoire.

Nous le savons maintenant: il vivra, il vivra une vie encore plus grande qu'auparavant. La Russie l'a aidé aux jours du siège; elle l'aidera à se remplir à nouveau d'hommes, d'objets, de sons. J'ai vu au Jardin d'Été un bébé regarder l'éclipse du soleil. Tout s'assombrit du coup, les oiseaux se démenaient affolés, un vent froid souffla. Le

bébé dit: « Bah! Quand on tirait du mont Voronya... » L'éclipse a duré des années pour Leningrad. Mais à présent il voit une lumière pleine, abondante.

La nuit, de Strelka, je regardais la mer et je pensais encore au sort de notre Patrie: elle est partie pour un grand voyage. Pétersbourg fut conçu comme « une fenêtre donnant sur l'Europe ». Il y a longtemps de cela, très longtemps... Il y a longtemps que la Russie est devenue une partie de l'Europe, indétachable de l'Occident. Et si de jeunes officiers — les insurgés de décembre 1825 — ont porté l'idée de la liberté des bords de la Seine jusqu'à la place du Sénat, l'idée de la justice, partie des bords de la Néva, a atteint les places parisiennes. Nous fûmes jadis une terre inconnue, une tache blanche sur la carte, les confins spirituels du monde. Nous sommes devenus le cœur de l'Europe, porteurs de ses traditions, continuateurs de ses audaces, ses bâtisseurs et ses poètes. Le vent de la mer, plein de sel et de vie, nous parle du grand voyage, de la grande responsabilité de chaque citoyen soviétique.



MAINTENANT, LENINGRAD EN PAIX A RETROUVE LA JOIE DE VIVRE. A LA POINTE DES ILES KIROV, PROMENADE CELEBRE, LES FLANEURS DU DIMANCHE VIENNENT A NOUVEAU REVER.



800.000 ALLEMANDS ENVAHISSENT BERLIN

Ces photographies ont été prises ces jours derniers à Berlin, dans la gare de Stettin, par un reporter américain. Elles illustrent parfaitement la situation créée par le déplacement de centaines de milliers d'Allemands résidant en Pologne et en Tchécoslovaquie et que la défaite a contraints à abandonner leur demeure.

Depuis le 1^{er} juillet dernier on estime à 800.000 le nombre des réfugiés allemands arrivés à Berlin en provenance de ces territoires. La plupart d'entre eux, à peine entrés dans la capitale, ont été obligés d'en repartir faute de nourriture d'une part, faute de logements en bon état d'autre part. Il en est résulté un nouvel exode inattendu d'hommes, de femmes et d'enfants, errant par les campagnes, allant de ville en ville, presque sans but. D'autres Allemands continuant pendant ce temps à arriver à Berlin en groupes désorganisés, et sans avoir reçu la moindre directive, le problème qui se pose aux Alliés est évidemment difficile à résoudre. Néanmoins, d'énergiques mesures sont prises pour mettre un terme, avant l'automne et surtout avant l'hiver, à cette migration massive.

Hitler avait promis aux Allemands de leur donner au moins dix siècles de bonheur. Ceux qui arrivent totalement épuisés en gare de Stettin, dans ce qui fut la capitale du Reich, ont tout le loisir de mesurer à sa juste valeur la félicité jadis promise par le demiurge hitlérien.

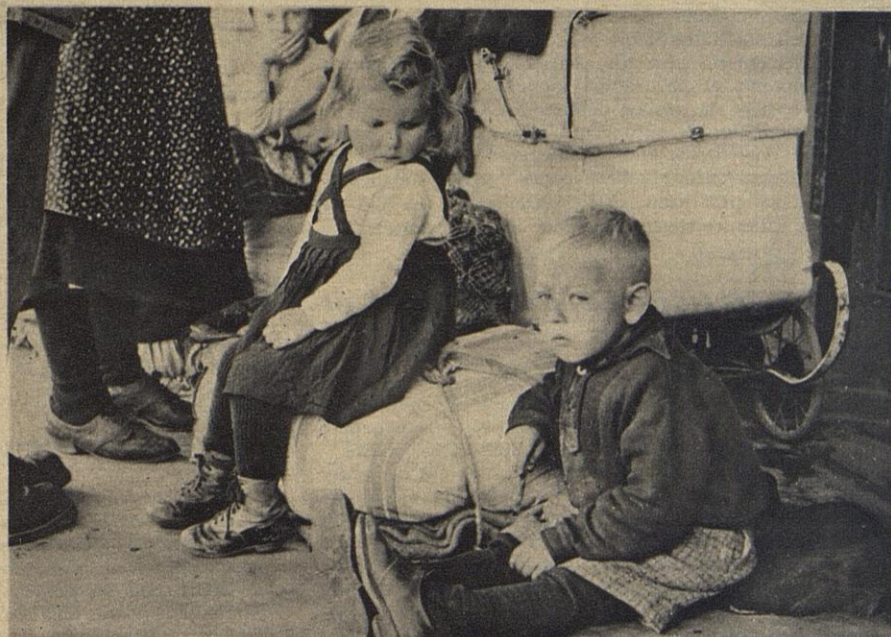
Leur malheur est peut-être grand.

Mais il l'est pourtant beaucoup moins que celui qu'avec leurs chefs ils ont infligé à des millions d'êtres européens qui, eux, ne revendiquaient rien, ne demandaient rien, rien d'autre que la paix et le pain quotidien...

EN GARE DE STETTIN, A BERLIN, CES GENS ATTENDENT DE QUOI SE LOGER. MAIS BIEN DES MAISONS MANQUENT...



ILS DORMENT AU HASARD DU PAVE, D'UN BANC, N'IMPORTE COMMENT, N'IMPORTE OU.



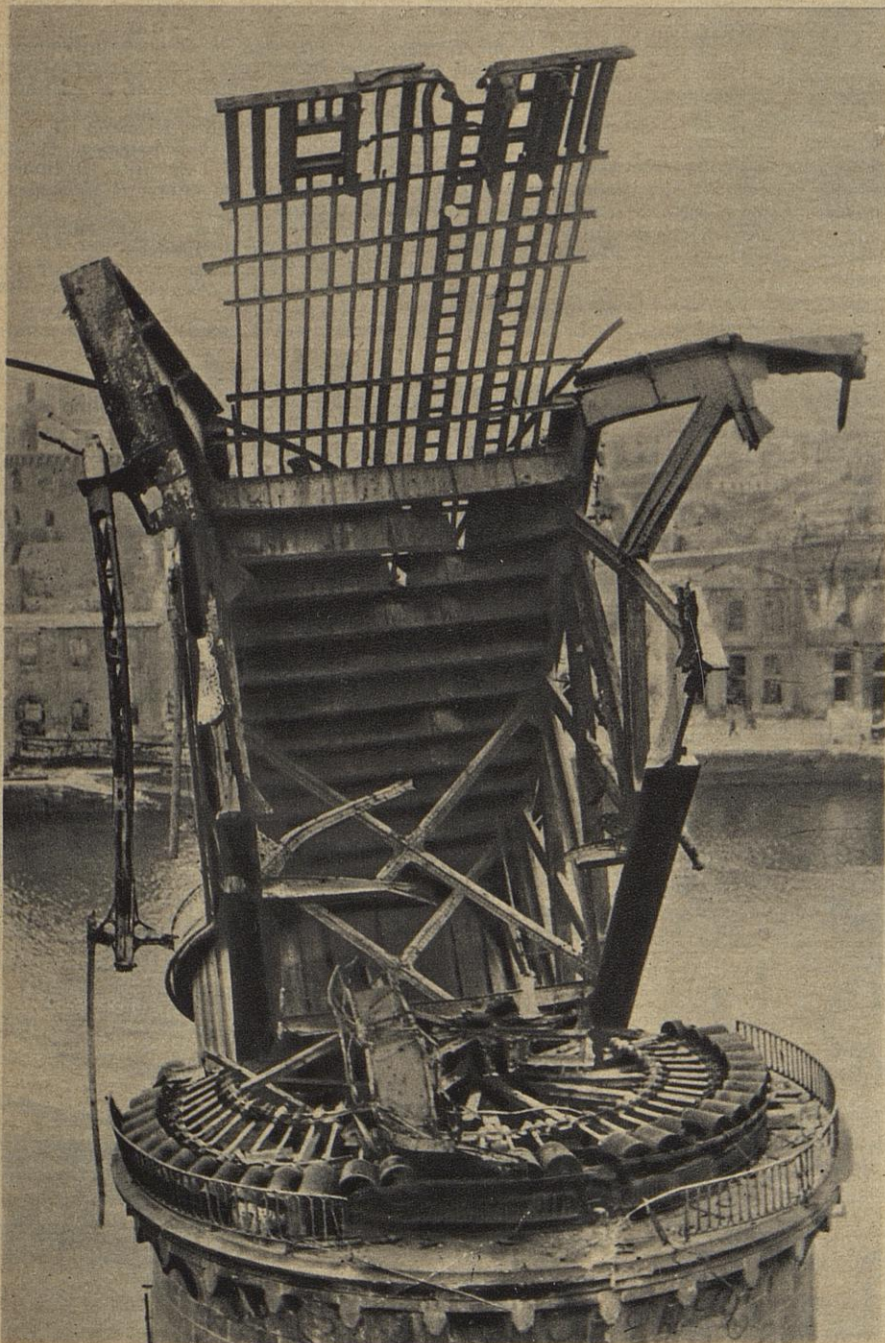
CE GOSSE AVAIT APPRIS A CRIER : « VIVE HITLER ! » IL FIXE DUREMENT L'OPERATEUR...



CETTE FEMME N'AVAIT PAS LU UN JOURNAL DEPUIS LE DEBUT DE LA DEBACLE. CELUI-CI N'EN PEUT PLUS. TOUT A L'HEURE, IL REPRENDRA POURTANT SA COURSE ERRANTE



CETTE BASE SOUS-MARINE HAUTE DE SEPT ETAGES DE BETON ET CONSTRUITE PAR LES ALLEMANDS FUT LA RAISON DES TERRIBLES BOMBARDEMENTS QUE SUBIT BREST DURANT QUATRE ANS.



Le fameux pont tournant qui, enjambant l'arsenal, faisait communiquer « Brest même » avec Recouvrance, gît dans la Penfeld, coupé en deux, arraché, méconnaissable.

BREST, ÉCRASÉE renâit, elle aussi

PARMI nos grandes villes sinistrées, Brest bat le triste record de la destruction. A l'intérieur de ses remparts il ne reste que trois maisons debout. Un immeuble dont l'équilibre est si précaire qu'il faut éviter de s'en approcher; la « Société Générale », rapiécée de planches et prudemment étayée et le « Prix Unique » où l'on vend — en musique — s'il vous plaît ! — objets usuels, bibelots et colifichets. C'est la grande attraction des ménagères qui s'y rendent processionnellement, le long de ce qui fut la célèbre rue de Siam. Curieux contraste que cette oasis de vie sociale, au milieu des ruines !

On se « promène » aussi dans la « Grande-Rue » qui borde l'arsenal. Pas une façade ne surgit des amoncellements de décombres, mais l'atmosphère de jadis est recrée par le martèlement des tôles, le grincement des machines. Car le travail a repris dans les ateliers, dans les bassins.

Si vous voulez franchir la Penfeld et gagner Recouvrance, il ne faut plus compter sur le fameux pont tournant, construit sous le Second Empire et qui virait encore, au cabestan, manœuvré par quatre vétérans de la marine. Il dresse vers le ciel ses grands bras de fer, dans un geste de protestation. Une modeste passerelle de bois, posée sur des radeaux, enjambe tant bien que mal la rivière et assure pour les piétons le passage d'une rive à l'autre.

Les faubourgs ont moins souffert que la ville. En tout, dans le « Grand Brest » on compte 4.875 immeubles rasés et 3.518 détruits partiellement. Les maisons dites « épargnées » ont pour la plupart reçu une demi-douzaine d'obus et toutes sans exception font eau. Bien des familles ont passé l'hiver dans leur logis, sans toit. Le secrétaire de la mairie se déclare favorisé : il n'est tombé, sur sa demeure de Saint-Martin, que quatre obus (ne parlons pas des éclats !) et il y avait deux pièces dans lesquelles il ne pleuvait pas !

« Avant même que les flammes ne fussent éteintes, m'explique M. Lulien, le dévoué maire de Brest, les Brestois, franchissant les champs de mines et les cordons de police, sont rentrés dans leur ville. Chacun tentait de reconnaître l'emplacement de sa maison, fouillait dans les décombres, remuant les cendres encore chaudes. »

Sur 120.000 habitants, 50.000 sont revenus sans autorisation et, avec le courage et l'entêtement du Breton, se sont acharnés à rester dans leurs ruines.

La vie recommença immédiatement, mais dans quelles conditions ? On campait dans les caves, on mangeait quelques vieilles pommes de terre, un peu de viande de cheval. Bien des personnes buvaient l'eau déclarée dangereuse, mais telle est la salubrité de l'air qu'il n'y eut aucune maladie.

✱

Brest n'est pas bon, se plaignaient les Allemands, aux prises avec cette population gaulliste acharnée et qui ne cachait pas ses opinions.

Brest, en effet, a écrit une grande page d'histoire de la Résistance.

D'abord, en 1940, ce ne fut pas l'exode vers Bordeaux, mais bien plutôt en direction de l'Angleterre. Des familles entières, des femmes seules, tous les jeunes gens des grandes classes du lycée ont fait voile vers le nord avec des pêcheurs.

Ceux qui sont restés accrochés à leur ville ont subi au cours des dernières années de terribles bombardements dirigés contre la fameuse base de sous-marins, puissante de sept étages de béton, contre les trois croiseurs allemands qui embouteillaient les passes, contre tant de forces massées à cette extrême pointe de l'Europe. Ils ont vécu dans les abris, ne sortant que quelques heures pour se procurer une maigre subsistance, mettant une absolue mauvaise volonté à exécuter tous les ordres de leurs oppresseurs et principalement les ordres d'évacuation. Aux derniers jours d'août 1944, ils restait encore 1.200 volontaires qui ont subi toutes les rigueurs du siège et qui ont pu voir les Allemands procéder à la destruction systématique de la cité qui, jusqu'alors, n'était démolie que pour un quart. Ils allaient de maison en maison avec des bidons d'essence et des torches. Interdiction était faite aux pompiers d'intervenir. Pendant une semaine, l'incendie a brillé dans tout son éclat, et, huit jours après, des leurs rouges et des colonnes de fumée se voyaient encore de la région environnante...

Protégé par une épaisseur de vingt-trois mètres, creusé dans le roc, l'abri Sadi-Carnot offrait aux Brestois un refuge à l'épreuve de n'importe quel bombardement. Mais les Allemands, en dépit des lois de la guerre, y avaient entassé des réserves considérables de munitions...





LA FAMEUSE RUE DE SIAM, CONNUE DE TOUS LES MARINS FRANÇAIS, N'EST PLUS QU'UNE PROCESSION DE RUINES.



CETTE VIEILLE EPICIERE BRETOISE REFUSA COURAGEUSEMENT D'ETRE EVACUEE, ELLE NE QUITTA JAMAIS SA MAISON



LA PLACE DEVANT LA POSTE AU COIN DES RUES PASTEUR ET DE SIAM, AU FOND, LES BARAQUES DES SINISTRES.



CETTE VUE PANORAMIQUE DU QUARTIER BRETOIS DE L'EGLISE SAINT-

LOUIS EN DIT LONG SUR LES SOUFFRANCES ENDUREES PAR CETTE VILLE. MAIS DEJA (à droite) DES TRAVAUX DE NIVELLEMENT SONT COMMENCES. ET LA VIE DANS LA CITE VA RENAITRE.

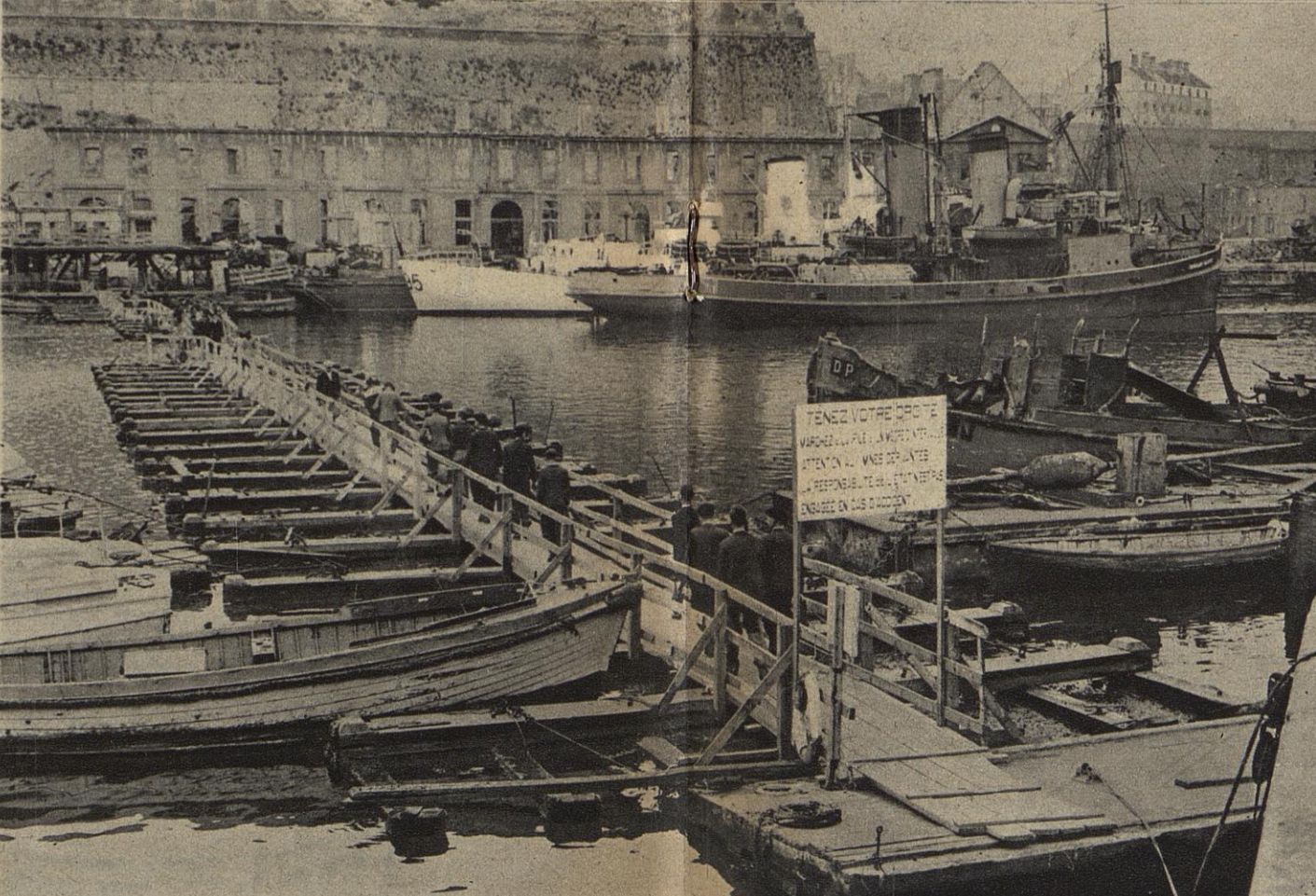
Vers la fin du siège, dans la nuit du 8 au 9 novembre, une querelle intervint entre SS et travailleurs Todt. Que s'est-il passé ? M. Desbureaux, fonctionnaire du ravitaillement, le dernier des trente survivants sortis de l'abri sinistre, raconte qu'un bruit de discussion s'est fait entendre, puis un soldat allemand est passé en criant : « Le feu aux munitions ! », et immédiatement des explosions, le sauve-qui-peut, la mêlée dans l'obscurité, la fumée, les cris d'épouvante. Cinq cents Bretois ont trouvé la mort dans cet abri qui avait protégé tant d'autres vies. Avec une rapidité extraordinaire, les rues ont été déblayées et le tracé de la ville se retrouve au sein des décombres. Les maisons inutilisables ont été hâtivement réparées et des familles s'y entassent. Les médecins se sont groupés : trois dans le même logement. Le sous-préfet, M. Ricart, grand combattant de la résistance,

est replié dans une ancienne école, encore délabrée. La marine loge ses services dans le nouvel hôpital. Déjà 40.000 mètres carrés de baraques sont achevés et vont être incessamment distribués. Une cité commerciale, groupant 400 magasins de vente, sera inaugurée dans quelques jours. Près de la gare, un palace de planches ne tardera pas à mettre ses vingt chambres à la disposition des voyageurs. (Inutile de dire qu'elles sont retenues d'avance !) Le directeur des Contributions Directes, qui a dû se loger à 80 kilomètres, attend avec quelle impatience la cabane de bois qu'on lui a promise et où il pourra installer sa famille. Le marchand de produits photographiques a édifié une coquette boutique peinte en noir et bouton d'or. La file

d'attente des acheteurs s'y allonge dès le matin, tant il est vrai que le superflu est toujours nécessaire. Tout en haut de Saint-Martin, sur la route de Paris, le garage Citroën a repris ses travaux. Trente-trois bombes l'ont réduit à l'état de squelette métallique et une voiture, projetée par l'explosion, est encore perchée dans les poutres à vingt mètres du sol. Cela n'empêche pas le service des autocars d'établir là sa station ! Déjà les cours de peinture et de décoration ont repris et une exposition d'aquarelles a obtenu le plus grand succès. Si curieux que cela puisse paraître, la population, manquant de tout, et même de murs pour les y accrocher, a acheté de nombreuses toiles des artistes locaux ! Le goût des arts subsiste dans Brest meurtrie mais en pleine convalescence. Comme je me reposais, sur les « glaciés », une femme en

coiffe blanche m'a saluée d'un sourire : « Vous voyez, nous n'aurons pas froid cet hiver, et elle me montrait son grand cabas plein de bois de démolition, nous faisons nos provisions, il y en a pour tout le monde et pour longtemps ! » Les Bretois n'auront pas faim non plus. D'abord grâce à un service de ravitaillement, organisé par la municipalité, avec énergie et intelligence. Ensuite à cause d'une inattendue et spontanée récolte de pommes de terre !... Les pommes de terre des réserves familiales qui se trouvaient dans les caves. Jetées à tous les vents lors des bombardements, mêlées à la terre labourée par l'acier, elles poussent partout au long des pans de murs, sur les places publiques, se font jour à travers les gravats. Leur verdure, présent du destin, met une note de fraîcheur parmi tant de choses mortes.

Reportage photographique Henri FRECHOU HÉLÈNE KERNEL.



UNE PASSERELLE EN BOIS JETEE SUR LA PENFELD REMPLACE LE PONT

TOURNANT. UNE PANCARTE : « ATTENTION AUX MINES DERIVANTES ! »



LE MAGASIN « PRIX UNIQUES » EST LA SEULE MAISON RESTEE A PEU PRES DEBOUT DANS LA CELEBRE RUE DE SIAM.



25 AOUT 1945. LE CUIRASSE « JEAN-BART » QUITTE CASABLANCA POUR REGAGNER LA FRANCE OU SA CONSTRUCTION, INTERROMPUE EN JUIN 1940, VA POUVOIR ETRE MENEES A BON TERME.

L'ODYSSÉE DU « JEAN-BART » EST FINIE

Le 19 juin 1940, à 3 h. 30 du matin, ce grand cuirassé en cours d'achèvement s'évadait des chantiers de Saint-Nazaire, échappant par miracle au péril de la terre.



29 AOUT. LE « JEAN-BART » ENTRE A CHERBOURG, APRES UNE TRAVERSEE SANS HISTOIRE.

EST-IL besoin d'évoquer une fois encore devant des Français le tragique souvenir de ce mois de juin 1940 où, toutes digues de notre défense rompues, le flot allemand déferlait vers les lointaines provinces de l'ouest de notre infortuné pays ?

Qui aurait pensé qu'un jour les côtes de Normandie, de Bretagne, de Vendée se verraient prises à revers par l'ennemi alors que la mer qui les baigne semblait contenir en elle toutes les possibilités d'invasions déjà réalisées au cours des siècles ?

En des temps plus faciles, lorsqu'aux jours bénis des vacances le train, après avoir longé les quais de Nantes, prenait congé de la Loire paisible, le voyageur apercevait au loin, dans un paysage austère et dénué de poésie, des cheminées fumantes, des grues gigantesques, des navires inachevés se profilant dans la grisaille d'un ciel écrasant la terre de son immensité : Saint-Nazaire !

Saint-Nazaire, vaste port, puissants chantiers navals qui ont livré à notre marine la plupart de ses plus beaux paquebots, quelques-uns de ses plus gros cuirassés... Peut-être est-il peu connu dans ses détails le drame qui se joua sur ce coin de France, en ce lugubre mois de mai de 1940 :

Alors, le cuirassé *Jean-Bart*, « sister-ship » de notre *Richelieu* de 35.000 tonnes, poursuit son achèvement au grand établissement de constructions navales « Les Chantiers de la Loire ». La date de fin des travaux, normalement prévue pour fin 1940, a été avancée en raison de la guerre, et cela même à la demande de l'Amirauté britannique dont les navires du même type étaient en retard sur ceux de la marine allemande. *Jean-Bart*, *Richelieu*, ces 70.000 tonnes de cuirassés neufs apporteront un puissant appoint à la puissance navale des Alliés.

Aussi, depuis plusieurs mois, une activité intense règne-t-elle autour de la cale où se poursuit la construction du *Jean-Bart*. Les événements de mai 1940 vont porter cette fièvre à son paroxysme. A ce moment, Saint-Nazaire passe dans la zone de bombardement de l'aviation ennemie. Saint-Nazaire est menacé.

Un navire n'est rien sans l'âme de son chef. Le capitaine de vaisseau qui commande le *Jean-Bart* porte un grand nom, un nom lourd à porter pour de frères épaules, celui de Ronarch, l'illustre chef de la Brigade des fusiliers marins de l'autre guerre, dont il est le neveu.

Or, le capitaine de vaisseau Ronarch de 1940 et le vice-amiral d'il y a vingt-cinq ans sont dignes l'un de l'autre. A tous deux le Ciel a dispensé deux dons magnifiques : l'esprit de décision et le caractère.

A son bureau, sur les chantiers, le commandant Ronarch réfléchit et travaille sans arrêt. A tout prix, il ne faut pas que le *Jean-Bart* tombe aux mains de l'ennemi, que les bombes de la Luftwahr viennent le clouer sur sa cale comme le papillon sur son bouchon, que la Wehrmacht elle-même, surgissant dans quelques jours peut-être, s'en vienne hisser en poupe le pavillon à croix gammée.

Tels sont les buts. Pour les atteindre, Ronarch ne dispose que d'un nouveau d'équipage de 350 hommes qu'il a divisé en trois groupes : groupe de protection, groupe de manœuvre, groupe de sabordage. Le premier, égaillé sur le terre-plein, derrière des barricades de fortune, aura pour mission de retarder l'assaillant dans son ultime poussée vers le bord. Le rôle des deux autres ne demande point d'explications.

Quant au personnel des chantiers et celui du port, Ronarch sait par expérience qu'il peut compter sur leur savoir-faire, leur activité, leur dévouement total. Ils lui ont déjà tout donné, à sa demande, ils lui donneront encore davantage.

Le problème n'en est pas moins terriblement complexe, car il n'y a pas que la mise en état du navire lui-même, il y a aussi le dragage du canal d'accès à la





Loire, long de près de 1 kilomètre, qui permettra au *Jean-Bart* de se libérer de la terre et de gagner le large. Or, le canal ne devait être officiellement prêt qu'au début de 1941 ! Il y a enfin l'angoissante question de la marée, et, devant celle-ci, il n'est point d'efforts humains qui puissent tenir. Or, les prochains jours de sortie possible sont les 19, 20 et 21 juin. Le départ manqué de quelques heures et voici le *Jean-Bart* cloué sur place pour trois semaines encore, perdu peut-être à tout jamais pour nous...

Tout pesé, tout réfléchi, le commandant Ronarch se décide : il fixe la sortie au 20 juin.

Alors commence ce que quelqu'un a déjà appelé une véritable course contre la montre. Tous les moyens sont portés à leur maximum d'efficacité : l'effectif des ouvriers va dépasser 3.500 hommes, la journée de travail sera portée à douze heures. A bord, c'est un grouillement d'ouvriers. Dans les compartiments, ils sont à ce point serrés les uns contre les autres qu'il leur reste à peine la place de manipuler leurs outils ! Mais il n'y a pas que l'achèvement du *Jean-Bart* qui va bon train, il y a aussi les Allemands. Il ne s'agit plus désormais des seules menaces d'incursion de la Luftwehr à partir de bases lointaines. Maintenant, du commandant Ronarch au dernier manoeuvre, tous se

demandent anxieusement : « Quand seront-ils là ? »

C'est pourquoi un dernier effort est tenté et, finalement, la sortie est décidée pour le 19 à la première marée : 3 heures du matin. Ces vingt-quatre heures d'avance seront sans doute le salut du navire.

Cependant, le 18, vers midi, une rumeur se répand : les Allemands ont dépassé Nantes ; ils marchent sur Saint-Nazaire. A ce moment, toutes communications coupées, il n'est pas question de contrôler un renseignement qui, plus tard, s'avérera d'ailleurs faux. A bord, immédiatement, le programme de défense s'exécute et les fantassins de la garnison viennent apporter leur concours aux fusiliers marins de Ronarch.

Et c'est une amère dérision que ce grand navire de guerre pour lequel ont été prévus de si puissants moyens de combat, amené à engager la lutte avec quelques fusils, quelques mitrailleuses, quelques dérivés canons de 37, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre et en armement.

Néanmoins, les prescriptions du cahier de service s'exécutent. A 15 heures, instant combien émouvant, pour la première fois les couleurs sont hissées. 3.000 ouvriers, ceux qui n'appareilleront pas avec le navire, quittent le bord. Les autres s'acharnent à leur tâche. Quel merveilleux effort a été celui de tous ces braves





L'AMIRAL LEMONNIER EST VENU INSPECTER LE NAVIRE

gens : le 8 juin, mise à poste des hélices ; le 15, allumage des chaudières désignées ; le même jour, épreuve de la barre électrique ; le 15 et le 16, essai des dynamos ; le 16 encore, accouplement des lignes d'arbres aux réducteurs des turbines.

Toute l'après-midi du 18, on procède aux derniers essais. Ils sont laborieux, notamment ceux de l'usine électrique. A bord, l'électricité est reine : on ne peut rien faire sans elle, même pas allumer les feux. Or, à maintes reprises, dans les flancs du navire, les ventilateurs stoppent et la lumière s'éteint. Il semble que l'hostilité des éléments se conjugue à celle des hommes. N'importe, elle aussi sera vaincue.

2 heures du matin... Le travail des dragues est terminé. Le canal est achevé, relativement d'ailleurs, car il est loin d'avoir la largeur primitivement fixée : 45 mètres au lieu de 70. Il reste de chaque bord du *Jean-Bart* cinq mètres de battant pour passer. En ces moments héroïques, cela suffit !

3 heures du matin... Le réchauffage des turbines n'est pas terminé et les remorqueurs plus ou moins échoués ne sont pas encore à pied d'œuvre. Les minutes passent qui semblent des heures, car l'eau baisse... Dans le black-out total des ombres s'affairent, martelant leurs pas sur les ponts d'acier. Entre les nuages noirs qui courent dans le ciel, la lune pleine brille par instants de tout son éclat.

3 h. 30... Le *Jean-Bart* enfin appareille. Dans le si-

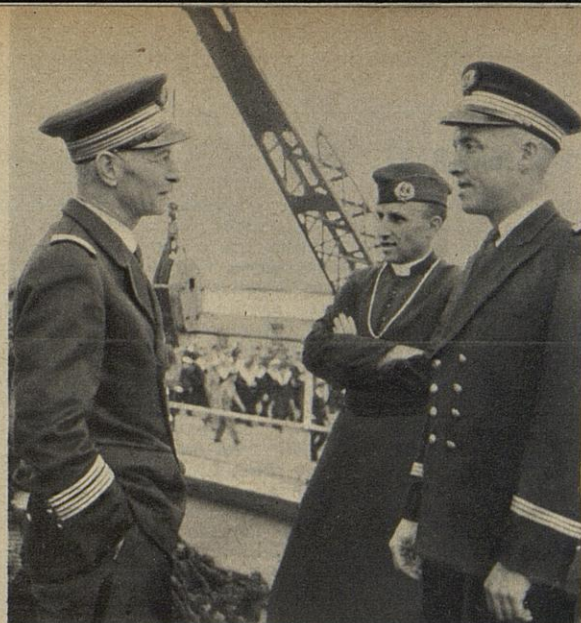


LE « BINIOU » SONNE : « PERMISSIONNAIRES, A L'APPEL !... »

lence de la nuit, les commandements résonnent clairs. Une à une les aussières larguées du quai fouaillent l'eau noire. Les remorqueurs s'attellent au navire qui démarre lentement. Nouvelle épreuve... à peine en manœuvre dans le bassin d'évitage, il s'échoue et pendant trois mortels quarts d'heure, c'est un cruel émoi.

Il décolle enfin ; il était temps, car il n'a plus que dix centimètres d'eau sous la quille. Cependant, la Loire est enfin atteinte. Il est 4 h. 30. Depuis dix minutes, les machines ont prévenu qu'elles étaient prêtes à marcher. Instant émouvant qui marque à la fois pour le *Jean-Bart* son entrée dans la vie et sa délivrance de la terre.

Mais, à ce beau navire, il manque encore une ultime consécration : le baptême du feu. Trois avions à croix gammée survenus à ce moment précis vont se charger de le lui administrer. Sur cette cible si aisée, ils s'acharnent à trois reprises. Une bombe explose sans grand dommage entre les deux grosses tourelles, une autre vient couper net l'aussière du puissant remorqueur de tête. Et voici le *Jean-Bart* abandonné à lui-même dans le courant de la Loire. Pour le tirer de cette fâcheuse posture, il n'y a plus qu'une chose à tenter : mettre en marche et gouverner... si on le peut. Or, voici que les hélices tournent et que la barre obéit aux commandes ! Sur les visages, la joie a fait place à l'angoisse, juste récompense de tant d'efforts acharnés, de tant de déconvenues aussi.



LE COMMANDANT (à gauche) ET L'AUMONIER DU CUIRASSE.

Maintenant, avec aisance, le *Jean-Bart* dirige sa route à travers les méandres de la Loire, puis met le cap sur la haute mer. Vers midi, à bonne distance des côtes, il stoppe pour faire le plein de mazout, d'huile, d'eau potable, tous poids supplémentaires dont à bon escient on n'avait pas voulu l'alourdir pour la sortie. Répétons-le : dix centimètres d'eau sous la quille !

Mais la menace d'une nouvelle attaque aérienne rend nerveux l'équipage d'ailleurs peu familiarisé avec les mille tuyauteries du bord. Le ravitaillement n'en finit pas. Il ne se termine que vers 18 heures. Lenteur salutaire ! lenteur providentielle ! Car, ainsi qu'on le saura plus tard, des sous-marins ennemis attendaient le *Jean-Bart* au point précis où il aurait dû se trouver à 18 h. 30 s'il avait continué sa route sans arrêt. Ils passeront leur hargne sur un grand cargo britannique qu'ils enverront par le fond. Trop aimables à eux d'avoir ainsi donné leur point !

A 19 heures, grosse avarie... Dans la machine, un organe essentiel est mis hors de service. Il faut le remplacer par un autre disponible, démonter des tuyaux brûlants, dans une chaleur infernale. La réparation va durer quatorze heures, pendant lesquelles la vitesse, de 15 nœuds auparavant, sera réduite à 6. Les mécaniciens sont recrues de fatigue. Depuis plus de quarante-huit heures, ils n'ont pris aucun repos. Enfin, le *Jean-Bart* peut remettre en marche à bonne

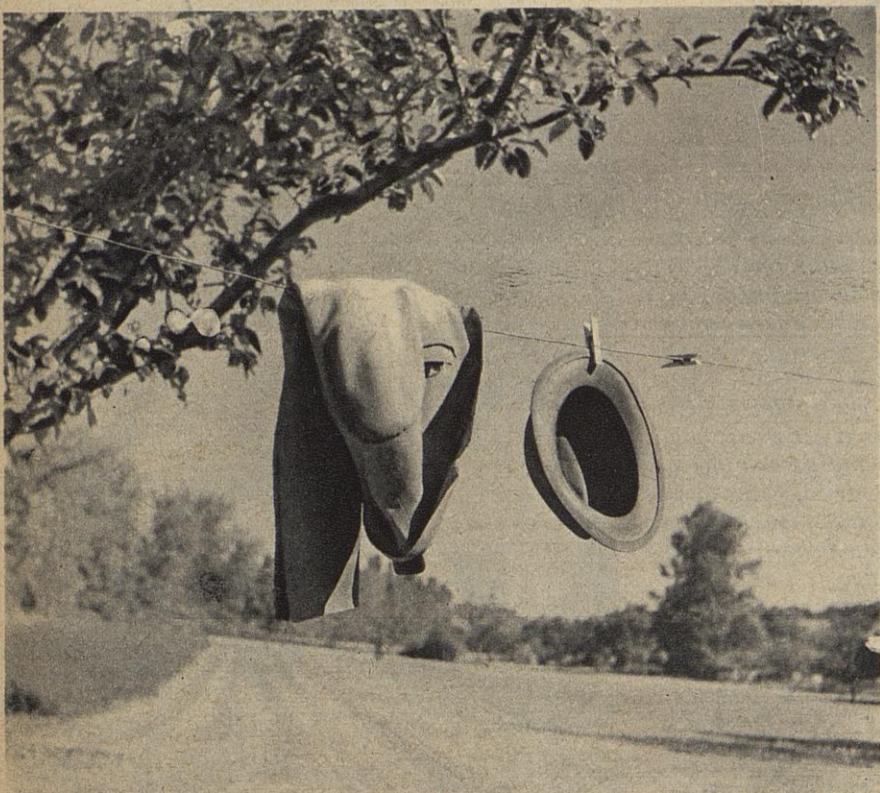


ET VOICI QUE L'ON DEBARQUE SACS, VALISES, CANNES. ON VA ENFIN POUVOIR EMBRASSER LES SIENS !





A ROCHECORBON. ENTRE DEUX PRISES DE VUES DE « LA BELLE ET LA BÊTE », JEAN COCTEAU DEJEUNE AVEC SES INTERPRETES SUR UNE TABLE DE FORTUNE : LA CAISSE AUX COSTUMES !



IL FAIT CHAUD. LE POÈTE A « TOMBE LA VESTE » ET SUSPENDU AVEC SOIN SON CHAPEAU.

JEAN COCTEAU metteur en scène

Depuis des années Jean Cocteau se passionne pour le cinéma; avec son nouveau film, « la Belle et la Bête », il devient le maître absolu de sa réalisation, c'est-à-dire scénariste, dialoguiste et metteur en scène. Le premier tour de manivelle de cette œuvre féerique, inspirée du conte de Perrault, vient d'être donné le 27 août, dans un cadre champêtre aux environs de Tours.

Déjà, à l'époque du « Baron fantôme », Cocteau assistait Serge de Poligny sur le plateau et apportait ses suggestions; avec « l'Eternel Retour », il était constamment auprès de Jean Delannoy, faisant pour ainsi dire son apprentissage technique.

Cette fois-ci, son esprit et sa présence sont partout. Dès le matin du premier jour de prises de vues il était là, à installer un curieux labyrinthe de draps blancs, dans la cour d'un charmant manoir du XIV^e siècle. C'est dans ce décor que se déroule la première scène de « la Belle et la Bête », qu'interprètent Mila Parély, Nane Germon, Jean Marais et Michel Auclair. Cocteau, dynamique et agile, était partout présent, accrochant son décor, aidant les machinistes, sautant vers la caméra ou donnant une retouche au maquillage de ses interprètes. Son charme et son amabilité si pleine de gentillesse créaient une atmosphère de camaraderie et chacun tâchait de donner son maximum.

Le soir, fatigués par ce travail en plein soleil, les artistes se réunissaient autour d'une table accueillante et Jean Cocteau, brillant et infatigable, continuait à distraire par ses propos éblouissants, évoquant mille souvenirs. Et puis, après un impératif : « Et maintenant, allez vous coucher ! » tout le monde quittait la salle à manger.

Le lendemain, levé le premier, Jean Cocteau menait sa bande vers le féerique décor de « la Belle et la Bête » pour continuer à vivre cette légende issue de son imagination de poète admirable.

Et ses personnages, habillés par Christian Bérard, avec tant de goût, n'étaient plus des acteurs, mais des êtres de rêve, poétiques et irréels.

SERGE LIDO.



COCTEAU METTEUR EN SCÈNE (fin)



SILENCE, ON TOURNE ! JEAN COCTEAU OPÈRE

« La Belle et la Bête »

par Jean COCTEAU

Rochecorbon, 27 août.

UN conte de fées possède un climat spécial et qui ne ressemble à aucun autre. Tout baigne dans une atmosphère très précise et très merveilleuse qui ne permet pas le moindre vague. Il importe que l'in vraisemblable soit cru par la force de l'image et que les grandes personnes qui composent le public retrouvent la bonne foi des enfants. A vrai dire le public idéal est un enfant, un seul, qui ne préjuge pas et qui se laisse convaincre sans se défendre contre lui-même.

On s'est beaucoup demandé si le metteur en scène d'un film en était l'auteur véritable. N'exagérons rien. Sans histoire et sans texte, le metteur en scène ne brille pas. Mais il est exact que, partant sur de bonnes bases, un film appartient au metteur en scène et ne relève que de son mécanisme. C'est la raison pour laquelle je décide d'assumer la responsabilité totale de la Belle et la Bête. Il y a un an que mes bases sont prêtes. Reste à écrire pour l'œil et à traduire visuellement le conte dans ma propre langue. Inutile de dire que l'entreprise serait impossible sans une équipe de premier ordre, depuis les vedettes jusqu'au dernier machiniste. Cette équipe, je l'ai :

En outre, l'objectif enregistre l'impondérable. L'amour du travail, la bonne humeur, la fièvre sont aussi nécessaires que les décors et l'électricité. J'écris ces lignes dans une basse-cour, sous un ciel couvert de Touraine. Nous attendons, nous attendons le caprice du ciel, nous attendons le soleil. Josette Day (la Belle), Mila Parely, Nane Germon, Michel Auclair (ses sœurs et frère), Jean Marais (leur camarade), Marcel André (le père) campent, maquillés et bariolés, au milieu des poules, des canards, des projecteurs, des caisses, des tables de maquillage. Au milieu de cette halte de romanichels, la vie du petit manoir continue son rythme, comme si nous étions les fantômes invisibles d'une autre époque, celle de Vermeer de Delft.

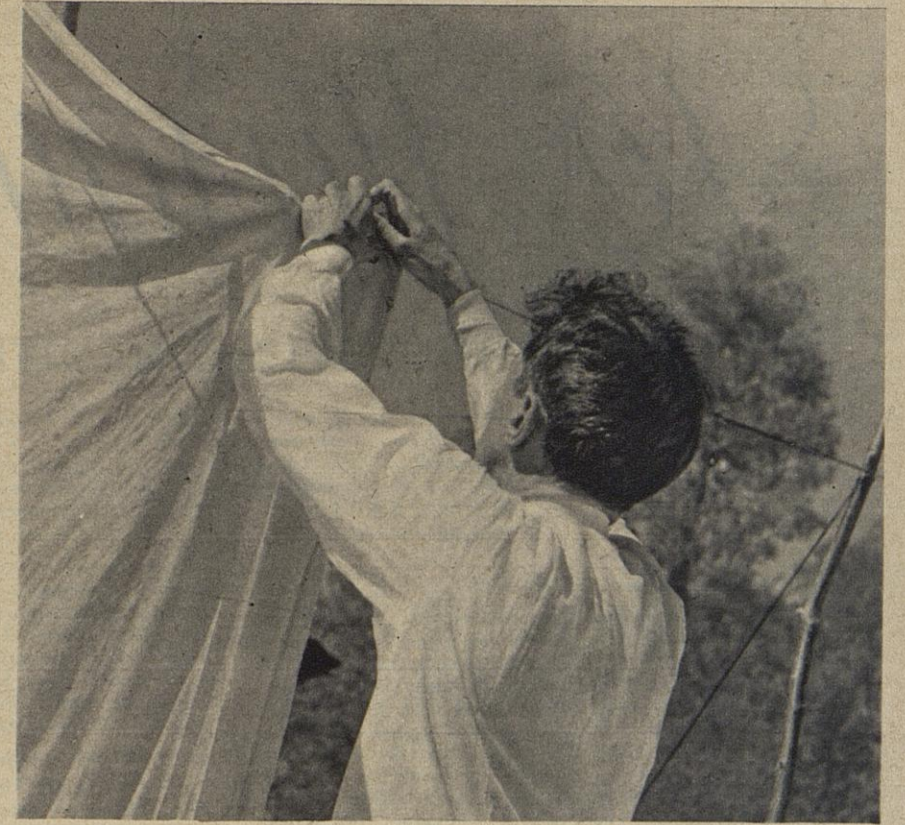
Jean Cocteau



AVEC L'ATTENTION QU'IL APORTE EN TOUTES CHOSES, JEAN COCTEAU



IL FAUT UN COLLIER. COCTEAU EN FABRIQUE UN SUR PLACE, AVEC UN BOUT DE CORDE.



« CE DRAP EST TOUT UN DECOR. LE LABYRINTHE.. MAIS IL LUI FAUT UN PLI HARMONIEUX... »



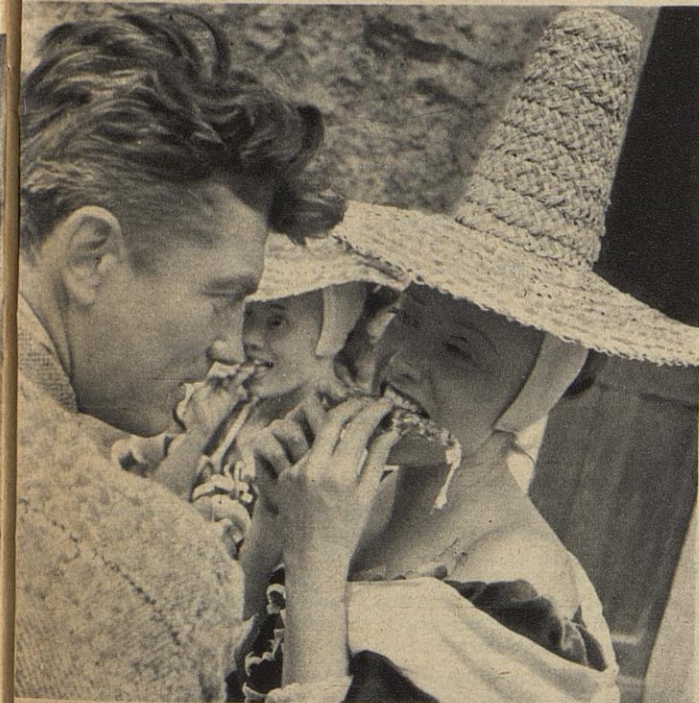
MAQUILLAGE. MILA PARELY A RELEVÉ SON MANTEAU : IL FAIT CHAUD.



ENTRE DEUX SCÈNES, JEAN MARAIS BAVARDE AVEC JOSETTE DAY.



LE MAQUILLEUR ARA VIENT DE FINIR DE COIFFER JEAN MARAIS.



MILA PARELY A UNE FAIM DE LOUP ET DEVORE.. UNE COTELETTE.



MILA PARELY ET NANE GERMON DEVANT LE MANOIR SERVANT DE DECOR A « LA BELLE ET LA BÊTE ».

changeait curieusement. Sa nouvelle personnalité lui conférait de l'assurance. Il parlait déjà plus volontiers la langue Billange que la langue Bernevigine. Peut-être que bientôt ne bégayerait-il plus. Les deux hommes s'aigrissaient, comme deux sœurs vieilles filles. Le marquis pensait : « Il boit mon vin, j'y consens, mais il pourrait tout de même se souvenir qu'à Cannes il n'aurait que les quatre litres mensuels de la distribution. » Le docteur pensait : « Il m'a rendu service, c'est entendu. Mais s'il tombe malade, il sera bien content de m'avoir sous la main. » Et le docteur pensait encore : « Le marquis est fou. » Et le marquis pensait encore : « Le docteur est stupide. »

Cela ne pouvait durer longtemps. Les choses se gâtèrent un jour de juillet. C'était un dimanche. Le marquis jouait au bridge à Saint-Paul. Pour la dixième fois depuis une heure, Bernevigine s'était penché sur le bassin pour voir sortir de dessous les algues glauques les deux cyprins qui y vivaient. Il s'ennuyait. Des voix joyeuses retentirent du côté de la rue, et le docteur passa un peu la tête au-dessus des buis taillés. Le chemin était là, inviteur, poussiéreux, saturé de soleil. Trois gosses jouaient sur la plateforme d'un rocher, à cinq ou six mètres au-dessus de la route. Tout à coup l'un d'entre eux trébucha sur une racine et étendit ses bras comme pour se retenir. Dans la pesanteur, dans l'air lourd et indifférent, il y eut quelque chose qui ressemblait à une hésitation. Puis le petit corps se relâcha et partit vers sa chute. Presque aussitôt, sur le matelas de poussière du chemin, cela fit un bruit sourd. Déjà les autres enfants, épouvantés, avaient disparu. Tout s'était passé dans un étrange silence. L'après-midi d'été ne semblait être infectée ni de cris, ni de larmes. Un insecte ne meurt pas plus déceimment...

Bernevigine traversa d'un bond la haie de buis, en criant : « Dominique ! » Il prit l'enfant dans ses bras. Ça n'avait

pas de poids, on eût dit que ça dormait. Il n'y avait aucune blessure sur le visage : c'était le sommeil et pire que le sommeil. Puis, brusquement, un petit filet de sang coula des oreilles, qui devenait vite une confiture laquée, déjà prise sous l'action du soleil. Dominique accourut enfin. Bernevigine, indécis, tournait au milieu de la route, avec cet enfant qui tombait du ciel, ange à la conscience repliée.

— C'est le petit Bordino, dit le valet de chambre.

Il appela. Et soudain, à côté du rocher en surplomb, surgit la mère avec un cri tout près de la bouche. Le temps pour le docteur de la regarder, noire, maigre et échevelée, et elle avait déjà dévalé la pente, saisi l'enfant.

Le docteur se pencha vers Dominique :

— Il faut se presser, il y a peut-être fracture du crâne.

— Mais, monsieur, murmura le domestique, il faut rentrer. Si M. le marquis vous voyait comme ça au milieu de la route, à 100 mètres d'un poste de guet italien !

Bernevigine sourit (ce n'était plus un sourire Billange) et dit :

— Laissez donc, Dominique...

Il courut derrière la mère qui emportait son enfant. Il entra à sa suite dans une mesure. La mère jeta le petit corps inanimé sur un lit et se mit à hurler.

— Il est mort ! criait-elle, je suis sûre qu'il est mort...

Ce fut Dominique qui découvrit des casseroles, qui alla chercher de l'eau, qui ranima le feu. Bernevigine avait déjà retroussé ses manches lorsque, au milieu d'un groupe de voisins, parut le marquis de Saint-Oyen.

— Il est mort, continuait à crier la mère.

Saint-Oyen donna une vague petite tape sur le front de l'enfant, puis dit très haut :

— Billange, mon cher, il faut laisser la place à un médecin.

Puis, un ton plus bas :

— Etes-vous fou ? Rentrez à la maison. Cet accident va ameuter le quartier...

— Cet enfant risque de mourir, dit Bernevigine.

Là-dessus, un mouvement désordonné de la mère renversa sur le lit le contenu d'une bassine que Dominique tendait à Bernevigine. Saint-Oyen s'écria, avec une magnétique mauvaise foi :

— Vous voyez bien, vous tremblez... Allons, rentrez à la maison !

Le docteur leva la tête. Ses petits yeux raisonnables s'étaient agrandis. Il regarda ses mains, dont il sentait la souplesse revenue par miracle, ses mains qui n'avaient pas oublié.

— Non, fit-il fermement.

L'enfant ne mourut pas. Mais il ne s'en tira que par l'opération du trépan. Et, pendant l'heure qui suivit l'accident, tout le monde put croire, même Bernevigine, que le transport à l'hôpital allait être inutile. On vit chez les Bordino paraître trente voisins, puis un agent de police. Dominique pâlisait pour chaque visage inconnu. L'ambulance réclamée par l'un, et le médecin appelé par l'autre, tardaient. (Ils arrivèrent presque ensemble.) A mesure que la pièce s'emplissait, Bernevigine prenait davantage conscience du défi qu'il jetait au destin. Cependant, du regard, du sentiment le plus profond, de tout son sentiment le plus fleuri du devoir — ah ! que l'ambulance tardait ! — il se cramponna au petit visage duquel, d'instant en instant, une vague de vie se retirait, pour laisser un coin de joue plus mou, plus verdâtre et plus humide. Il se disait : « Si je fais un pas en arrière, un seul pas, il va mourir... » Il ne recula qu'à l'entrée de son confrère. Il le pouvait, son rôle étant joué. Mais, à ce moment, il eût voulu rentrer dans un mur. Il se faufila parmi les voisins, pleureuses protocolaires, et regagna la maison du marquis. Celui-ci était enfermé dans son bureau. Il ne parut pas au dîner.

Le lendemain, Bernevigine l'affronta en Bernevigine, c'est-à-dire le dos rond, prêt à murmurer qu'à sa place, à sa place il eût affronté les mêmes risques, les mêmes risques. Mais Saint-Oyen ne fit pas la moindre allusion à l'histoire de la veille. Une semaine passa. Puis vint le jour du grand souci.

— Qu'est-ce qu'il y a, aujourd'hui ? dit sévèrement le marquis. Ça ne va pas, Dominique.

De fait, le valet de chambre commettait d'incroyables maladresses, présentait les plats à droite, oubliait de remplir les verres.

— C'est que, monsieur le Marquis... commença-t-il après beaucoup de soupirs. C'est que... Eh bien ! voilà : je trouve les gens bien indiscrets. Ils veulent savoir quel est ce monsieur qui a soigné le petit Bordino. Pas possible que ce ne soit pas un docteur, a dit une femme...

Bernevigine sourit :

— Qui a dit ça ?

— La sœur de Mme Bordino. Et elle a ajouté comme ça qu'elle avait travaillé dans une clinique, qu'elle connaissait les gestes des médecins, leurs façons de relever les manches, de s'essuyer les doigts pendant longtemps.

— Vous voyez, fit le marquis, on laisse toujours des traces...

Dominique soupirait de plus en plus.

— Monsieur le Marquis ne sait pas tout... L'agent de police, monsieur le Marquis se souvient de celui qui était venu avant l'ambulance ? Il a reparu dans le quartier.

— Ah !

— Et pas par hasard, sûrement.

— Ah !

— Ce matin, il m'attendait à l'épicerie. Il m'a posé des questions.

Bernevigine ne souriait plus.

— Et vous avez répondu quoi ?

— Rien. Ou plutôt, si : que monsieur était M. de Billange, un cousin à monsieur le Marquis. L'agent a dit alors : « C'est drôle, j'ai travaillé à Mulhouse, près du château de Billange, et l'autre jour je n'ai pas reconnu M. Hector. Le vôtre, est-ce qu'il s'appelle M. Hector ? C'était celui-là que j'aimais bien ? Je passerai lui serrer la main un de ces matins. »

Ce fut à la suite de cet incident que Bernevigine, épouvanté, décida de quitter Vence. En vain, M. de Saint-Oyen essayait de le retenir. Le docteur ne raisonnait plus. « Non seulement le délit de fuite, marmonnait-il, mais les faux papiers, une usurpation d'identité. Y songez-vous ? »

Avec des larmes dans la voix, il reconnut que la maison du marquis avait été un très acceptable purgatoire. Maintenant il allait entrer en enfer. L'enfer, c'était l'arche de pont du clochard, la route tentante du chemineau — mais route chantante quand on avait vingt ans, ou quand on mangeait du pain blanc, quand la boulangère faisait danser ses écus...

(A suivre.)

(1) Voir nos numéros des 18, 25 août et 1^{er} septembre.



Tout d'hommes... à travers les steppes, dans les montagnes de Sicile... s'éveillent chaque matin avec un goût de vengeance dans la gorge...



L'ARRIVÉE DU 100 M. PLAT QUE GAGNERA LE FRANÇAIS VALMY (à gauche) DEVANT FOUSSARD (à droite) ET L'ANGLAIS HOLMES.



LE CHAMPION BRITANNIQUE WOODERSON SERRE LA MAIN DE NOTRE COMPATRIOTE HANSENNE, APRÈS SA VICTOIRE.



Le Français Balezo vient de réussir un bond de 6 m. 85. Il devra également remporter le lancement du poids.



Pujazon mène devant l'espoir Pouzieux dans l'épreuve du 5.000 m. plat où ils prendront les deux premières places.

LA BELLE VICTOIRE DE NOS ATHLÈTES DEVANT LES BRITANNIQUES

Le premier match d'athlétisme France-Angleterre disputé depuis la guerre a donné lieu à une belle victoire de nos athlètes, ceux-ci triomphant par 73 points à 29, ne perdant qu'une seule épreuve, le 1.500 m., qui devait, par ailleurs, être la course la plus émouvante de la réunion.

Depuis 1921, date de la première rencontre, les Anglais avaient triomphé douze fois, les nôtres trois fois, et le match de dimanche remplaçait celui que nous aurions dû disputer le 3 septembre 1939. Certes, nous avons tout lieu de nous réjouir du résultat, mais reconnaissons que la défaite anglaise s'explique par le manque d'entraînement des athlètes britanniques dont la grande majorité est sous les armes depuis cinq années.

C'est au duel Hansenne-Wooderson que revint la vedette. Notre compatriote fut battu, mais son temps de 3'49"4/10 le place à deux dixièmes de seconde du record français de Jules Ladoumègue, Wooderson réalisant 3'48"9/10. Le train fut un peu lent pour notre représentant ; certes, Wartelle se dévoua et mena au début, mais il ne pouvait faire davantage. Hansenne sprinta à la cloche : il devait pourtant terminer à 3 mètres du champion anglais. Deux ou trois autres rencontres de cette importance ou des matches France-Suède, France-Finlande, et Hansenne devrait battre le record de France.

Chefdhôtel, mené au début, fournit un sprint remarquable et confirma ses possibilités en battant l'Anglais Alford dans le 800 m. dans l'excellent temps de 1'53"7/10. Avec un peu plus d'endurance au train, ce sera un concurrent sérieux pour Hansenne. Au 5.000 m., double victoire française, Pujazon s'affirmant nettement le meilleur et Pouzieux confirmant une saison excellente.

Dans le domaine du sprint, le 100 m. vit Valmy triompher de l'Anglais Holmes et de Foussard, les trois hommes terminant sur la même ligne. Foussard prit sa revanche les 48 secondes justes, dimanche en Suède. Au 400 m., notre compatriote Sigonney aura terminé sa saison sans connaître la défaite. En 48"9/10, il battit l'Anglais Pantou, mais, sur sa forme actuelle, devrait réaliser les 48 secondes justes, dimanche en Suède. Au 110 haies, Maignan, blessé, fut nettement handicapé, mais Omnès sauva nos couleurs en remportant l'épreuve en 15"5/10 sur Whitworth.

Rayon concours, toutes les épreuves nous reviennent : Lapointe et Audony triomphèrent des visiteurs avec un saut de 1 m. 85. Balezo, à lui seul, nous valut 10 points, remportant la longueur avec un bond de 6 m. 85 et le poids avec 13 m. 52. Performance moyenne au disque où Wittevronghel triompha avec 42 m. 76.

Les Britanniques ont des champions de valeur. Ils vont se remettre au travail. Ils se savaient battus, ils sont venus, permettant à nos champions d'affirmer leurs possibilités, sachons-leur en gré.

La France a disputé cette saison trois rencontres internationales, contre la Suisse, la Belgique, l'Angleterre. Ce fut l'occasion de trois victoires. Montrons-nous satisfaits, d'autant plus que l'athlétisme semble à nouveau avoir conquis les faveurs du grand public.

RENÉ MOYSET.



Chefdhôtel confirme une saison excellente en remportant très nettement le 800 m. plat devant l'Anglais Alford.

LE MUSÉE ALSACIEN DE STRASBOURG

un des plus riches de France, a ouvert à nouveau ses portes

HUIT mois après sa libération par la division Leclerc, Strasbourg fait songer à une grande fourmière qu'un pied distraît aurait négligé de détruire entièrement. Par ci, par là, seuls, des monceaux écroulés d'immeubles, des pâtés de maisons témoignent encore de la rudesse des bombardements, des coups de bouloir que la guerre y porta; seuls, dis-je, car la vie a repris d'une façon si exceptionnelle, qu'elle a l'air de vouloir se rattraper du temps qu'elle perdit lorsque, nouvelle libérée, elle resta dans son étonnement, figée pendant tant de semaines.

Je n'avais pas revu l'Alsace depuis plusieurs mois. Je l'avais quittée en février, quelque peu triste et comme oubliant de respirer, tant était grande son inquiétude du lendemain. Elle était indécise, n'osant trop, finalement, se réjouir d'une libération qui pouvait si vite se transformer à nouveau en esclavage, et son pas était hésitant comme après une longue maladie.

Je viens de la retrouver, forte de sa santé nouvelle, marchant hardiment vers un avenir confiant, la tête haute, le regard fixé bien droit devant soi. Laborieuse, sa population, que le devoir a repris fortement par la main, s'est remise au travail. Industrielle, au lieu de pleurer sur les ruines du passé, elle a repris le chemin de la vie, le seul qui soit vrai, constructif, car il mène vers l'avenir.

Rien ne peut mieux faire juger de l'activité réelle d'un pays que sa vie artistique. Celle-ci suit de très près celle-là. Elle en est comme le double esthétique, comme son expression spirituelle. A cela, j'ai pu constater combien profonde était la renaissance de Strasbourg et, en elle, de l'Alsace tout entière.

Je suis allé trouver M. Adolphe Riff, le conservateur aux Musées de la ville de Strasbourg, dans son domaine détruit qu'est le château de Rohan. Un tiers du ministère des Beaux-Arts de cette ville s'est écroulé sous les bombes. D'un doigt attristé, M. Riff m'a montré les salles de peinture, de sculpture et de ferronnerie qui n'existent pour ainsi dire plus.

Mais sans plus nous attarder à ces témoins mutilés et muets de la barbarie du XX^e siècle, nous nous sommes dirigés, au travers des rues médiévales du vieux Strasbourg, en partie détruites, vers la charmante maison de la fin du XVI^e siècle qui est le Musée Alsacien. Situé à côté d'une des plus anciennes et plus pittoresques places de la ville, la place du Corbeau, le Musée dresse, altier, la masse de ses trois étages et de son haut toit en pente. Un long couloir voûté mène à une vaste cour intérieure pavée, au charme désuet, sur laquelle donnent de larges balcons en bois ouvragés. Intérieurement, la maison entière disparaît sous un lierre dont le vert profond s'allie admirablement aux bruns sombres du bois.

Cette demeure est le type d'une habitation bourgeoise de l'époque. Elle est tout en hauteur et en profondeur: des salles vastes, assez peu éclairées, donnent sur d'autres qui communiquent avec les étages supérieurs par des escaliers étroits, en colimaçon.

C'est là que M. Riff a réuni les trésors d'art régional alsacien. Tout s'y retrouve à nouveau, intact, comme « avant ». Si ce prodige a pu être réalisé, c'est uniquement à l'initiative du conservateur qu'on le doit. Dès avant la déclaration de guerre, il a, en effet, emballé tous ses trésors en des caisses qu'il a disséminées dans tous les châteaux des alentours. Ainsi a-t-il pu sauver et nous conserver un des plus beaux et des plus riches musées folkloriques que nous possédions en France.

Les chambres sont divisées en trois types, selon les trois configurations du terrain alsacien: plaines, collines et montagnes, qui déterminent les trois types d'habitations. Ainsi voyons-nous, tout d'abord, la chambre à coucher d'un vigneron d'Ammerschwihr — village qui est, actuelle-

ment, entièrement détruit — avec son poêle de faïence colorée, son rouet, son berceau et son lit-alcôve.

De là, nous passons dans la chambre des céramiques. Les unes, les poteries de cuisine, encore actuellement utilisées pour l'usage domestique dans toute l'Alsace, sont des terres de Soufflenheim. Les autres, qui servent à contenir du vin et de l'eau-de-vie, sont des amphores aux formes élégantes et harmonieuses en grès d'Obertschdorf.

Voici, dans un coin obscur de la maison, l'antique pharmacie-laboratoire, avec ses cornues, ses matras. Un magnifique mortier du XVIII^e siècle brille, au milieu, de tout son cuivre. Tout s'y trouve reconstitué, jusqu'à l'alambic et à la classique tête de mort, en passant par les flacons et les pots à onguent, et par les « simples » qui pendent aux solives.

Plus loin, la chambre d'un paysan d'une région agricole offre son poêle rehaussé de plaques de fonte ciselées, représentant des motifs décoratifs d'inspiration tantôt religieuse, tantôt militaire. Elles proviennent de la fonderie séculaire de Zinswiller. Mais l'intérêt principal du Musée est assurément concentré dans deux grandes salles réservées, l'une à l'imagerie religieuse, l'autre à l'imagerie militaire.

Dans la première, les fixés sous verre voisinent avec les estampes, dont l'inspiration et la forme, pures et naïves, émeuvent profondément. Dans une vitrine, des « crapauds » en fer et en fonte, tout récemment encore découverts au pied d'un calvaire à Villé, près de Sélestat, ou des bras, des mains et des jambes grossièrement taillés dans des planches témoignent de la permanence fétichiste inhérente à la nature humaine, quel que soit le stade civilisateur qu'elle ait pu atteindre.

Quant à l'imagerie militaire, elle est d'une variété et d'une richesse extraordinaires. Et c'est, assurément, la seule province de France qui ait toujours attaché une telle importance à cette question.

Ici, des tirages au sort de conscrits, du XVIII^e au XIX^e siècle, sont largement enluminés et décorés — avec quel amour! — de papiers collés de diverses couleurs. Là, un soldat s'est lui-même portraituré :

c'est Meyer Valentin, sapeur au 23^e de ligne en 1840. Voici un autre, du 1^{er} carabiniers de Welsheim en 1842, et un anonyme qui a appartenu au 5^e dragons en 1848.

Cette salle, et tant d'autres témoignages, comme les plaques de poêles en fonte, montrent le rôle très profond que la vie militaire française a toujours joué au sein de l'existence populaire alsacienne.

Voici, maintenant, la salle du costume, une des plus instructives. Combien, en effet, d'Alsaciennes savent-elles, même à l'heure actuelle, que la jupe verte avec le nœud noir ne sont portés que par les sectes protestantes, tandis que les catholiques revêtent la jupe rouge avec le nœud de même couleur?

Et voilà une histoire du nœud alsacien depuis 1810. Jusqu'à cette date, les lithographies de l'époque en font foi, les coiffes étaient larges et très richement brodées aux couleurs les plus vives. Par devant, se nouait un ruban noir, de largeur ordinaire. Peu à peu, il se développa d'une façon extraordinaire, au profit de la coiffe, qui prit de moins en moins d'importance, jusqu'à devenir le nœud énorme que nous connaissons tous. Ici, les deux étages du bas de cette vitrine montrent d'étonnantes coiffes sans nœud. Elles sont d'un luxe, d'une richesse rares, entièrement brodées de fils d'or. Deux villages seulement, dans toute l'Alsace, actuellement complètement détruits, situés au pied du Mont Sainte-Odile, les portaient aux jours de fêtes. Ailleurs, sont des bonnets de mariées, tendrement dentelés, de velours noirs, entièrement recouverts de plaques ou d'anneaux de cuivre. Tous ces bonnets et ces coiffes, tous ces costumes sont d'une variété, d'une diversité aussi grandes que les nuances de dialectes ou les formes de clochers.

La chambre Renaissance de l'outillage du tonnelier et du vigneron est des plus curieuses et intéressantes. On sait l'importance de ces deux corps de métiers en Alsace, dont la renommée des vins et des eaux-de-vie n'est plus à faire. Aussi est-ce presque sans étonnement qu'on voit l'art et la recherche apportés à orner les instruments du travail quotidien.

Voici des tonnelets sculptés, des barres de tonneaux XVIII^e, en forme de poissons ou de sirènes, des rabots ouvragés pour douber, des compas anciens et toute une collection de masques — qui rappellent étonnamment la dramatique grecque — qui sont simplement des dégorgeoirs de moulins. Enfin, au-dessus, des pochoirs pour décorer des sacs de farine.

Un couloir, entièrement tapissé d'estampes de l'Imagerie de Wissembourg — moins belles et moins pures, tant d'inspiration que de facture, que celles d'Epinal — conduit, pour terminer cette rapide visite, à la chambre des Corporations. Là, une magnifique collection de diplômes et de brevets, du XVIII^e au XIX^e siècle, offre ses parchemins puis, plus tard, ses cuivres gravés aux armes de Louis XIV, Louis XV et Napoléon.

« Le but que je poursuis, me dit M. Riff en prenant congé de moi, est triple: primo, présenter à ceux qui ne les connaissent pas la richesse et la variété de notre folklore en une synthèse qui n'avait jamais été faite jusqu'ici; secundo, montrer à nos jeunes Alsaciens l'importance de la tradition artisanale. Enfin, d'un point de vue purement pratique, et qui est peut-être le plus important à l'heure actuelle, fournir des modèles pour la reconstruction régionale de notre province et faire, des conceptions anciennes, des conceptions nouvelles.

« Notre art est riche de couleurs, sobre de proportions et d'une harmonie très pure dans ses lignes. Il serait criminel de rejeter le testament artistique que nous ont transmis nos ancêtres. Soyons-leur, au contraire, reconnaissants de nous l'avoir légué, et inspirons-nous-en à l'avenir. »

René de BERVAL.



LA CUISINIÈRE MURÉE, LA TABLE ET LA VAISSELLE DE LA SALLE À MANGER PAYSANNE.

LA PEINTURE MURALE FRANÇAISE au Palais de Chaillot

IL faut insister sur l'exceptionnelle importance de cette exposition. On nous y a montré les relevés exécutés dans plus de cent églises et autres monuments de France — peintures romanes et de tout le Moyen-Age. Il y a là un trésor artistique d'une prodigieuse richesse, réuni dans deux étages du Palais de Chaillot.

Il faudrait, non pas des mois, mais des années à un seul homme curieux, pour aller chercher, là où elles se trouvent, ces œuvres peintes sur les murs de nombreux édifices disséminés à travers les villes et villages de France. Cette longue exploration, que nous ne pourrions entreprendre, d'autres l'ont faite pour nous, avec un soin, une science, une sûreté remarquables. Ils nous en livrent aujourd'hui l'essentiel, avec un souci d'exactitude dans la reproduction, une fidélité auxquelles il faut rendre hommage. Beaucoup d'œuvres magnifiques — certaines d'entre elles peu connues — ont été si bien « relevées » que l'on a vraiment l'illusion de l'original. On éprouve la même émotion que devant lui, si j'en juge d'après telles œuvres que je connais. Il n'y a pas d'écran, semble-t-il, entre l'œuvre authentique et nous.

On sait que Prosper Mérimée, il y a un siècle, alors qu'il était inspecteur général des monuments historiques, avait, le premier, fait entreprendre cet immense travail, et de très beaux résultats avaient été obtenus. Il ne s'agissait pas seulement de réunir des documents pour le plaisir de nous offrir un ensemble tel que celui-ci. On voulait faire un inventaire de nos richesses artistiques, et surtout conserver, fidèlement reproduites, certaines œuvres qui menaçaient ruine, ou au délabrement desquelles il ne pouvait être remédié. Si cela n'avait pas été fait, nous ne posséderions plus le double de certaines œuvres irremplaçables qui depuis les cent dernières années ont été détruites ou détériorées par le temps.

M. Verrier, qui occupe aujourd'hui le poste de Mérimée, nous rappelle dans son introduction qu'une exposition des relevés de peintures murales exécutés pendant trois quarts de siècle avait eu lieu au début de 1918. Elle comprenait alors 117 planches sur les 500 que l'on possédait déjà.

Depuis, les travaux ont été poursuivis, d'abord au ralenti, faute de crédits, au lendemain de l'autre guerre; mais, depuis ces dix ans, à une allure beaucoup plus rapide, d'importantes sommes ayant pu être consacrées à ces travaux, des artistes plus nombreux ayant pu être formés à cette tâche difficile et minutieuse. Aujourd'hui, on possède 1.157 relevés. Mais l'œuvre immense est loin d'être terminée. Chaque année on découvre de nouvelles peintures sous les badigeons altérés par le temps.

On ne pouvait tout exposer. Au Palais de Chaillot 287 planches ont été réunies, appartenant à 105 édifices, reproduisant des peintures qui s'étendent du IX^e au XVI^e siècle, et disposées, dans la mesure du possible, par ordre chronologique.

Il est impossible de résumer en quelques lignes le contenu de cette exposition. On pourrait y passer des heures sans en épuiser l'intérêt. Je citerai seulement, au hasard de deux visites, quelques-unes des œuvres les plus frappantes.

Par exemple, le triptyque du Baptême de Saint-Jean, de Poitiers, représentant saint Maurice armé de la lance et du bouclier, entre le paon et le monstre ailé; les peintures relevées dans l'église du prieuré de Saint-Martin à Nohant, qui rappellent les fresques d'Orvieto, les grandes et sombres figures de la cathédrale du Puy; les pein-

tures de Rocamadour, déjà méridionales par leur douceur, qui s'apparentent aux fresques comtadines; la crypte de l'église du prieuré, à Tavant; la *Résurrection des Morts*, de Saint-Pierre de Brancion (Saône-et-Loire); l'étonnant panneau (combat d'un Maure et d'un chrétien) de la Tour Ferrande à Pernes, dans le Vaucluse; la *Résurrection de Lazare*, de Saint-Aignan; la tribune de l'église d'Ebreuil, dans l'Allier; le petit panneau, si gracieux, provenant de Landes, en Charente; la suite charmante et naïve des *Mois*, du XIII^e siècle, provenant de Prit dans la Mayenne, etc.

Tout cela est d'une richesse et d'une diversité prodigieuses. Certains fragments d'édifices, chapelles ou cryptes ont été entièrement reconstitués en même temps que leurs peintures, nous donnant ainsi l'illusion presque parfaite de voir les œuvres sur place, dans leur cadre authentique, avec sans doute l'avantage d'être mieux éclairées.

Certaines reconstitutions sont d'une ampleur considérable, comme celle de la nef de Saint-Savin-sur-Gartempe, dans la Vienne, qui nous est présentée dans son ensemble, avec ses admirables fresques romanes. Il y a les peintures murales de la chapelle des Grottes de Jonas, à Saint-Pierre-Colamine, près d'Issoire, qui datent du XI^e siècle et sont d'un surprenant *modernisme*, si j'ose dire.

Citons encore, entre tant d'autres, les frises de Saint-Jacques-des-Guérêts, la *Danse macabre* de la Chaise-Dieu. Je le répète, il eût fallu plusieurs visites et des heures entières pour voir convenablement cette exposition. Elle aura donné aux étrangers comme à nous-mêmes une idée des richesses insoupçonnées de notre peinture romane et médiévale, sans doute unique au monde.

Fernand PERDRIEL.

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE
12, rue Royale
Peintures - Sculptures - Gravures - Objets d'Art

CINÉMA

“MADEMOISELLE X” ou le triomphe d'une fâcheuse école

MADEMOISELLE X : un scénario de Marcel Achard et Pierre Billon, des dialogues de Marcel Achard et une mise en scène de Pierre Billon... Cela fait non seulement un très mauvais film, mais un exemple éclatant du mal le plus grave qui ronge le cinéma français.

Dès les premières images, on est frappé du ton absolument faux de ce qu'on voit et de ce qu'on entend — attitudes, gestes, paroles... Evidemment, c'est une comédie boulevardière. Peut-être tout cela passerait-il à la rigueur — à la très grande rigueur — sur la scène d'un théâtre, à l'abri des feux et des mirages de la rampe. Là, dans les meilleures conditions, un soir de très grande indulgence et dans l'euphorie d'une heureuse digestion d'avant guerre, il pourrait arriver qu'on admette ce jeu artificiel et qu'on le prenne bien à tort pour une sorte de divertissement. Mais dans la crudité de l'écran, c'est odieux.

A peu près à aucun moment les principaux acteurs qui sont André Luguet, Madeleine Sologne et Ketty Gallian n'ont l'air de croire à ce qu'ils font ni à ce qu'ils disent. Ce ne sont pas les personnages vrais d'une histoire valable, ce sont des acteurs qui se présentent comme des acteurs, qui font comme des acteurs leur tour de piste et leur parade et qui sortent du champ — on ne peut s'empêcher d'y penser — directement pour aller se démaquiller ou toucher leur cachet. André Luguet se débrouille mieux que les autres — mais que voulez-vous qu'il fasse contre la lourdeur des jeux de scène, l'inanité des personnages et un texte insensé?

Fresque chaque mot de ce texte — hélas! — a été écrit par Marcel Achard, dans l'intention manifeste d'obtenir un « effet », un effet déplorable, d'ailleurs, et la plume de l'auteur dramatique grince tristement sur la pellicule.

Comme cette petite histoire est extrêmement ténue et sans intérêt, elle ne pouvait prendre une valeur que par une manière vive de la traiter et une certaine résonance humaine dans la désinvolture du jeu. C'était possible. Les Américains ont fait au cinéma des comédies ravissantes avec des scénarios presque impalpables. Mais n'est-ce pas Marcel Achard, justement, qui prétend que les meilleurs films américains de ce genre sont dus à l'influence des auteurs dramatiques français — rois de l'esprit, comme chacun sait? Il y a de quoi rire, surtout quand on voit *Mademoiselle X*. C'est même, à peu de chose près, la seule occasion de rire que nous donne ce film, soi-disant comique.

A la vérité, tout cela est fait selon une recette et une mauvaise recette. Si André Luguet et Madeleine Sologne ne se défont pas de leur apparence d'acteurs et ne parviennent pas un instant à nous faire croire à quoi que ce soit, ce n'est pas qu'ils manquent de talent, c'est qu'on les met tout de suite dans une situation fautive où on les maintient cruellement. Au fond, André Luguet joue presque aussi bien que d'habitude : c'est le personnage qu'il représente qui joue mal...

Quant à Madeleine Sologne, qui est pourtant une excellente comédienne, il faut avouer qu'elle est cette fois spécialement mauvaise — plus mauvaise encore que le rôle ne l'y obligeait. Elle parle faux et elle arbore des petites mines dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont guère convaincantes. Mais que faisait donc le metteur en scène quand elle se présentait ainsi devant la caméra? En principe, le metteur en scène est là pour diriger les acteurs, qui ont le droit de se tromper car ils ne voient pas eux-mêmes ce qu'ils font, tandis que lui les voit. On est donc obligé de penser qu'ou bien Pierre Billon ne sait pas diriger les acteurs — ce qui est fort vraisemblable et, si c'est le cas, très regrettable — ou bien il a donné à Madeleine Sologne les plus mauvaises indications possibles.

Il y a là, objectivement, une parfaite collaboration entre un scénariste et un metteur en scène pour démolir une actrice et la morale de l'histoire, c'est que Madeleine Sologne ferait bien, dorénavant, de faire attention à ce qu'elle tourne. Il serait très souhaitable qu'elle n'accepte pas n'importe quoi ni n'importe qui.

Je signale que l'interprétation de *Mademoiselle X* comporte aussi Aimé Clariond, qui fait tout ce qu'il peut, comme André Luguet. Son talent, à lui non plus, n'est pas en cause.

Ce qui est en cause, c'est ce que représente le film, c'est-à-dire une tendance très importante du cinéma français, celle qui consiste à concevoir une œuvre de l'écran dans le même esprit qu'une pièce de théâtre. Il ne s'agit pas en l'occurrence de l'abondance du dialogue. Un film peut être bavard sans quitter pour cela le domaine, d'ailleurs fort large, du cinéma. C'est le cas de plusieurs œuvres de Prévert et Carné. Mais déjà le genre du dialogue de *Mademoiselle X* correspond au théâtre où une transposition est admissible — peut-être même nécessaire. L'écran exige au contraire un langage beaucoup plus direct — plus authentique.

Cependant, ce qui est fondamentalement du théâtre, c'est la construction même du scénario. Celui-ci est bâti uniquement sur des scènes dialoguées qui sont exactement les tableaux successifs d'une pièce. L'auteur n'a pas cherché à penser son sujet comme une suite d'images sonores, il s'est borné à appliquer à l'écran sa conception habituelle d'auteur dramatique. Cela n'est pas particulier à *Mademoiselle X*, ni à Marcel Achard. C'est toute une école qui triomphe déplorablement depuis des années dans la partie la plus importante du cinéma français.

Dans *Mademoiselle X*, c'est spécialement visible, grâce à la mauvaise mise en scène de Pierre Billon. Il serait tout à fait admissible de faire de temps en temps du « théâtre filmé », à condition qu'il soit de qualité — ce qui n'est pas le cas, ici — mais il est fort dangereux d'accorder à ce genre très limité une place aussi importante dans la production générale d'un pays.

Jean ROUGEUL.



ANDRÉ LUGUET ET MADELEINE SOLOGNE DANS « MADEMOISELLE X », PIÈCE DE THEATRE MISE EN SCÈNE PAR PIERRE BILLON.

UNIVERSITES DE PARIS
B.D.I.C.

Grand Vieil Armagnac
de la Maison H. Sempé
Sabazan Gers

Vieil Armagnac
Henry A Sempé
viticulteur - négociant
à Sabazan
par Angoulême
Gers

Armagnac Sempé

MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN (GERS)
DEPOT : 39 RUE DU LANDY , ST OZEN - PARIS

COGNAC CASTILLON

LA MARQUE
DE PRÉDILECTION



R. ANSIEAU

A.8

ENIGME...
POUR VOTRE CHANCE

CERTITUDE
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE
LOTÉRIE NATIONALE

quelques gouttes
suffisent !

Victoire!

LES JOIES DU RETOUR
**LE CAFÉ
EXTRAIT FOUQUET**

Ch. Lemmel

Publ. Henry MERLIN

BRÛLERIE ST-JACQUES
9, RUE DE L'ESTRAPADE
PARIS - 5^e